

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, *dansant lui seul comme par prélude.*
La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement.

MASCARILLE, *ayant pris Madelon.*

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. O quels ignorants ! il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! ne sauriez-vous jouer en mesure ? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village.

JODELET, *dansant ensuite.*

Holà ! ne pressez pas si fort la cadence ; je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIII.

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET.

LA GRANGE.

Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici ? il y a trois heures que nous vous cherchons.

MASCARILLE, *se sentant battre.*

Aïe ! aïe ! aïe ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET.

Aïe ! aïe ! aïe !

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance.

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(Ils sortent).

SCÈNE XIV.

MASCARILLE, JODELET, CATHOS, MADELON.

MADELON.

Que veut donc dire ceci ?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi ! vous laisser battre de la sorte ?

MASCARILLE.

Mon Dieu ! je n'ai pas voulu faire semblant de rien, car je suis violent, et je me serais emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là en notre présence ?

MASCARILLE.

Ce n'est rien, ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps, et entre amis on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XV.

DU CROISY, LA GRANGE, MASCARILLE, JODELET,
MADELON, CATHOS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

MADELON.

Quelle est donc cette audace de venir nous troubler de la sorte dans notre maison !

DU CROISY.

Comment ! Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous ? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal ?

MADELON.

Vos laquais ?

LA GRANGE.

Oui, nos laquais, et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O Ciel ! quelle insolence !

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue, et, si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu notre braverie¹ !

MASCARILLE.

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah ! ah ! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées. Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

1. Braverie, parure, toilette.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O Fortune ! quelle est ton inconstance !

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira : nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATHOS.

Ah ! quelle confusion !

MADÉLON.

Je crève de dépit.

VIOLONS, *au Marquis.*

Qu'est-ce donc que ceci ? Qui nous payera, nous autres ?

MASCARILLE.

Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, *au Vicomte.*

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent ?

JODELET.

Demandez à monsieur le Marquis.

SCÈNE XVI.

GORGIBUS, MASCARILLE, JODELET, MADÉLON.

GORGIBUS.

Ah ! coquines que vous êtes ! vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois, et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent.

MADÉLON.

Ah ! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes. Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADÉLON.

Ah ! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis ? Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(Ils sortent tous deux).

SCÈNE XVII.

GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, *les battant.*

Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables !

FIN.

SGANARELLE

ou

LE COCU IMAGINAIRE

Comédie

1660

PERSONNAGES

GORGIBUS, bourgeois de Paris.

CÉLIE, sa fille.

LÉLIE, amant de Célie

GROS-RENÉ, valet de Lélie.

SGANARELLE, bourgeois de Paris et cocu imaginaire.

SA FEMME.

VILLEBREQUIN, père de Valère.

LA SUIVANTE de Célie.

UN PARENT de Sganarelle

La scène est à Paris.

SGANARELLE

OU LE

COCU IMAGINAIRE

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

GORGIBUS, CÉLIE, SA SUIVANTE.

CÉLIE, sortant toute éplorée, et son père la suivant.
Ah ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente ?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu,
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu,
Et par sottes raisons votre jeune cervelle
Voudrait régler ici la raison paternelle ?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi ?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotté, peut juger ce qui vous est utile ?
Par la corbleu, gardez d'échauffer trop ma bile ;
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait encor montrer quelque vigueur ;
Votre plus court sera, Madame la mutine,

D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,
 Et dois auparavant consulter s'il vous plaît.
 Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
 Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage ?
 Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
 Pour être aimé de vous doit-il manquer d'appas ?
 Allez ; tel qu'il puisse être, avecque cette somme,
 Je vous suis caution qu'il est très honnête homme.

CÉLIE.

Hélas !

GORGIBUS.

Eh bien, hélas ! que veut dire ceci ?
 Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici !
 Eh ! que si la colère une fois me transporte,
 Je vous ferai chanter hélas de belle sorte.
 Voilà, voilà le fruit de ces empressements
 Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans ;
 De quolibets d'amour votre tête est remplie,
 Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie¹.
 Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
 Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits ;
 Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sonnettes,
 Les *Quatrains* de Pibrac, et les doctes *Tablettes*²
 Du conseiller Mathieu, ouvrage de valeur
 Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
 La *Guide des pécheurs*³ est encore un bon livre :
 C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre,
 Et, si vous n'aviez lu que ces moralités,
 Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi ! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
 La constante amitié que je dois à Lélia ?
 J'aurais tort si sans vous je disposais de moi ;
 Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

1. *Clélie* est un roman de M^{lle} de Scudéry, que Molière a déjà cité dans les *Précieuses ridicules*.

2. Les *Quatrains* moraux de Guy Dufour de Pibrac, célèbre magistrat du xvi^e siècle, avaient été, à un certain moment, très fort à la mode. On les avait traduits dans toutes les langues. — Les *Tablettes de la vie et de la mort*, de Pierre Mathieu, historiographe de France, mort en 1624, eurent un succès égal à celui des *Quatrains*, à la suite desquels on les imprime souvent. C'était une sorte de manuel destiné aux enfants.

3. La *Guide des pécheurs* (*Guida de peccadores*) est un traité religieux de Louis de Grenade, dominicain espagnol qui vivait au xvi^e siècle. Traduit en français, ce livre acquit rapidement une grande popularité.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
 Un autre est survenu dont le bien l'en dégage.
 Lélia est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
 Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
 Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
 Et que, sans lui, le reste est une triste affaire.
 Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
 Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
 Plus que l'on ne le croit ce nom d'époux engage,
 Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
 Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner
 Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
 Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences!
 Que je n'entende plus vos sottes doléances:
 Ce gendre doit venir vous visiter ce soir,
 Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
 Si je ne vous lui vois faire fort bon visage.
 Je vous... je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II.

CÉLIE, SA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Quoi! refuser, Madame, avec cette rigueur
 Ce que tant d'autres gens voudraient de tout leur cœur!
 A des offres d'hymen répondre par des larmes,
 Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes!
 Hélas! que ne veut-on aussi me marier?
 Ce ne serait pas moi qui se ferait prier;
 Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
 Croyez que j'en dirais bien vite une douzaine.
 Le précepteur qui fait répéter la leçon
 A votre jeune frère a fort bonne raison
 Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
 Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
 Qui croit beau tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
 Et ne profite point s'il en est séparé.
 Il n'est rien de plus vrai, ma très chère maîtresse,
 Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse.
 Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin;
 Mais j'avais, lui vivant, le teint d'un chérubin,
 L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'âme contente,
 Et je suis maintenant ma commère dolente.
 Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,

Je me couchais sans feu dans le fort de l'hiver,
 Sécher même les draps me semblait ridicule,
 Et je tremble à présent dedans la canicule.
 Enfin il n'est rien tel, Madame, croyez-moi,
 Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
 Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
 D'un « Dieu vous soit en aide » ! alors qu'on éternue.

CÉLIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
 D'abandonner Lélia, et prendre ce mal fait ?

LA SUIVANTE.

Votre Lélia aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
 Puisque si hors de temps son voyage l'arrête,
 Et la grande longueur de son éloignement
 Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE, *lui montrant le portrait de Lélia.*

Ah ! ne m'accable point par ce triste présage.
 Vois attentivement les traits de ce visage :
 Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs ;
 Je veux croire après tout qu'ils ne sont pas menteurs,
 Et, comme c'est celui que l'art y représente,
 Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
 Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE.

Et cependant il faut... Ah ! soutiens-moi.

(Laisant tomber le portrait de Lélia.)

LA SUIVANTE.

Madame,

D'où vous pourrait venir?... Ah ! bons Dieux ! elle pâme.
 Hé, vite ! Holà ! quelqu'un.

SCÈNE III.

CÉLIE, LA SUIVANTE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc ? me voilà.

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi ! ce n'est que cela ?

Je croyais tout perdu, de crier de la sorte ;

Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte ?

Aïe ! elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Je vais faire venir

Quelqu'un pour l'emporter; veuillez la soutenir.

SCÈNE IV.

CÉLIE, SGANARELLE, SA FEMME.

SGANARELLE, *en lui passant la main sur le sein.*

Elle est froide partout, et je ne sais qu'en dire;
 Approchons-nous pour voir si sa bouche respire.
 Ma foi, je ne sais pas, mais j'y trouve encor, moi,
 Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, *regardant par la fenêtre.*

Ah! qu'est-ce que je vois?

Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre :
 Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir ;
 Certes elle aurait tort de se laisser mourir :
 Aller en l'autre monde est très grande sottise
 Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.
(Il l'emporte avec un homme que la suivante amène).

SCÈNE V.

LA FEMME DE SGANARELLE, *seule.*

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
 Et sa fuite a trompé mon désir curieux ;
 Mais de sa trahison je ne fais plus de doute,
 Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
 Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
 Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
 Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres
 Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
 Voilà de nos maris le procédé commun,
 Ce qui leur est permis leur devient importun.
 Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
 Ils témoignent pour nous des ardeurs non pareilles ;
 Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
 Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
 Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
 A changer de mari comme on fait de chemise !
 Cela serait commode, et j'en sais telle ici
 Qui, comme moi, ma foi, le voudrait bien aussi.
(En ramassant le portrait que Célie avait laissé tomber).

Mais quel est ce bijou que le sort me présente?
L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
Ouvrons.

SCÈNE VI.

SGANARELLE ET SA FEMME.

SGANARELLE.

On la croyait morte, et ce n'était rien ;
Il n'en faut plus qu'autant¹, elle se porte bien.
Mais j'aperçois ma femme.

SA FEMME, *se croyant seule.*

O Ciel ! c'est miniature,
Et voilà d'un bel homme une vive peinture.

SGANARELLE, *à part, et regardant sur l'épaule
de sa femme.*

Que considère-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne nous dit rien de bon ;
D'un fort vilain soupçon je me sens l'âme émue.

SA FEMME, *sans l'apercevoir, continue.*

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser,
Oh ! que cela sent bon !

SGANARELLE, *à part.*

Quoi ! peste ! le baiser ?

Ah ! j'en tiens.

SA FEMME, *poursuit.*

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contait avec attention,
Le penchant serait grand à la tentation.
Ah ! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine,
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE, *lui arrachant le portrait.*

Ah ! mâtine,

Nous vous y surprenons en faute contre nous
En diffamant l'honneur de votre cher époux :
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien Madame ?
Et, de par Belzébuth, qui vous puisse emporter !
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter !
Peut-on trouver en moi quelque chose à redire ?
Cette taille, ce port que tout le monde admire,

1. Il n'en faut plus qu'autant est une vieille tournure de phrase qui signifie : « Quand il en arriverait encore autant ».

Ce visage si propre à donner de l'amour,
 Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour,
 Bref, en tout et partout ma personne charmante
 N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente,
 Et, pour rassasier votre appétit gourmand,
 Il faut à son mari le ragoût d'un galant.

SA FEMME.

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
 Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie!
 La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
 Un bon certificat du mal dont je me plains.

SA FEMME.

Mon courroux n'a déjà que trop de violence
 Sans le charger encor d'une nouvelle offense;
 Ecoute, ne crois pas retenir mon bijou,
 Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.
 Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
 Tenir l'original!

SA FEMME.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie :
 Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
 Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(*Regardant le portrait de Lélie.*)

Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette,
 Le malheureux tison de ta flamme secrète,
 Le drôle avec lequel...

SA FEMME.

Avec lequel? poursuis.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... et j'en crève d'ennuis...

SA FEMME.

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, Madame la carogne,
 Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
 Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius :
 J'en suis pour mon honneur; mais à toi, qui me l'ôtes,
 Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

SA FEMME.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours ?

SA FEMME.

Et quels diables de tours ? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah ! cela ne vaut pas la peine de se plaindre :
 D'un panache de cerf sur le front me pourvoir,
 Hélas ! voilà vraiment un beau venez-y voir !

SA FEMME.

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense
 Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
 Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
 Pour prévenir l'effet de mon ressentiment ?
 D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle :
 Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Eh ! la bonne effrontée ! A voir ce fier maintien,
 Ne la croirait-on pas une femme de bien ?

SA FEMME.

Va, poursuis ton chemin, cajole tes maîtresses,
 Adresse-leur tes vœux et fais-leur des caresses ;
 Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.

(Elle lui arrache le portrait, et s'enfuit).

SGANARELLE, courant après elle.

Oui, tu crois m'échapper ; je l'aurai malgré toi.

SCÈNE VII.

LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin nous y voici ! Mais, Monsieur, si je l'ose,
 Je voudrais vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien, parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps
 Pour ne pas succomber à de pareils efforts ?
 Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
 Nous sommes à piquer de chiennes de mazettes
 De qui le train maudit nous a tant secoués
 Que je m'en sens, pour moi, tous les membres roués,
 Sans préjudice encor d'un accident bien pire
 Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire ;
 Cependant, arrivé, vous sortez bien et beau
 Sans prendre de repos ni manger un morceau.

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme :
De l'hymen de Célie on alarme mon âme ;
Tu sais que je l'adore, et je veux être instruit
Avant tout autre soin de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui ; mais un bon repas vous serait nécessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et votre cœur sans doute en deviendrait plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort.
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrâce,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon âme est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendraient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la Fortune ;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE.

Je ne saurais manger.

GROS-RENÉ, *à part ce demi-vers.*

Si ferai bien, je meure.

Votre diner pourtant serait prêt tout à l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah ! quel ordre inhumain !

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude, et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi, j'ai de la faim et de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, *seul.*

Non, non, à trop de peur mon âme s'abandonne :
Le père m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE.

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne :
Il ne m'est point connu.

LÉLIE, *à part*.

Dieu ! qu'aperçois-je ici ?

Et, si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi ?

SGANARELLE *continue*.

Ah ! pauvre Sganarelle, à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée ?

(*Apercevant Lélie qui le regarde, il se retourne d'un
autre côté*).

Faut...

LÉLIE, *à part*.

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenait de moi.

SGANARELLE.

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre
Or te rejette au nez le scandaleux affront.
Qu'une femme mal née imprime sur ton front ?

LÉLIE, *à part*.

Me trompé-je ?

SGANARELLE.

Ah ! truande, as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge,
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau...

LÉLIE, *à part et regardant encore son portrait*.

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

SGANARELLE *lui retourne le dos*.

Cet homme est curieux.

LÉLIE, *à part*.

Ma surprise est extrême.

SGANARELLE.

A qui donc en a-t-il ?

LÉLIE, *à part*.

Je le veux accoster.

(Haut.)

Puis-je... Hé ! de grâce, un mot.

SGANARELLE *le fuit encore*.

Que me veut-il conter ?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE, à part, et examinant le portrait qu'il tient
et Lélie.

D'où lui vient ce désir ? Mais je m'avise ici...
Ah ! ma foi, me voilà de son trouble éclairci ;
Sa surprise à présent n'étonne plus mon âme :
C'est mon homme, ou plutôt c'est celui de ma femme.

LÉLIE.

Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient ;
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance,
Il était en des mains de votre connaissance,
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,
L'honneur d'être connu de Votre Seigneurie ;
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais,
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LÉLIE.

Quoi ! celle, dites-vous, dont vous tenez ce gage...

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE.

Son mari ?

SGANARELLE.

Où, son mari, vous dis-je, et mari très marri !
Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X.

LÉLIE, seul.

Ah ! que viens-je d'entendre ?
L'on me l'avait bien dit, et que c'était de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avait pour époux.
Ah ! quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auraient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devait bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate, et quelque bien... Mais le sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,

Me donne tout à coup un choc si violent
Que mon cœur devient faible et mon corps chancelant.

SCÈNE XI.

LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE, *se tournant vers Lélie.*
Malgré moi mon perfide... Hélas ! quel mal vous presse ?
Je vous vois prêt, Monsieur, à tomber en faiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement ;
Entrez dans cette salle en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grâce.

SCÈNE XII.

SGANARELLE ET LE PARENT DE SA FEMME.

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci,
Mais c'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi,
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle.
C'est un point délicat, et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose ?

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Qui sait comme en ses mains ce portrait est venu,
Et si l'homme après tout lui peut être connu ?
Informez-vous-en donc ; et, si c'est ce qu'on pense,
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII.

SGANARELLE, *seul.*

On ne peut pas mieux dire ; en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être sans raison
Me suis-je en tête mis ces visions cornues,
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
Par ce portrait enfin dont je suis alarmé,

Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé ;
Tâchons donc par nos soins...

SCÈNE XIV.

SGANARELLE, SA FEMME, LÉLIE *sur la porte*
de Sganarelle et parlant à sa femme.

SGANARELLE, *poursuit.*

Ah ! que vois-je ? Je meure ;

Il n'est plus question de portrait à cette heure,
Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE, *à Lélie.*

C'est par trop vous hâter, Monsieur, et votre mal,
Si vous sortez si tôt, pourra bien vous reprendre.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grâce autant qu'on puisse rendre
De l'obligeant secours que vous m'avez prêté.

SGANARELLE, *à part.*

La masque encore après lui fait civilité.

SCÈNE XV.

SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, *à part.*

Il m'aperçoit ; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE, *à part.*

Ah ! mon âme s'émeut, et cet objet m'inspire...

Mais je dois condamner cet injuste transport
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.

O trop heureux d'avoir une si belle femme !
(*Passant auprès de lui et le regardant*).

SCÈNE XVI.

SGANARELLE, CÉLIE *regardant aller Lélie.*

SGANARELLE, *sans voir Célie.*

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.

Cet étrange propos me rend aussi confus

Que s'il m'était venu des cornes à la tête.

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

(*Se tournant du côté par où Lélie s'en est allé*).

CÉLIE, à part.

Quoi ! Lélia a paru tout à l'heure à mes yeux :
Qui pourrait me cacher son retour en ces lieux ?

SGANARELLE *poursuit*.

« O trop heureux d'avoir une si belle femme » !
Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme,
Dont le coupable feu trop bien vérifié
Sans respect ni demi¹ nous a cocufié.

(*Célie approche peu à peu de lui, et attend que son transport soit fini pour lui parler*).

Mais je le laisse aller après un tel indice,
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse.
Ah ! je devais du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre ou crotter son manteau,
Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire au larron d'honneur crier le voisinage.

CÉLIE.

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu ?

SGANARELLE.

Hélas ! ce n'est pas moi qui le connaît, Madame,
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre âme ?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes ?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes,
Et je le donnerais à bien d'autres qu'à moi
De se voir sans chagrin au point où je me vois.
Des maris malheureux vous voyez le modèle :
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle ;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

CÉLIE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, Madame, avec toute licence,
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

1. Sans respect ni demi, sans respect ni sans demi-respect, c'est-à-dire sans respect aucun. Voir dans le *Dépit amoureux* (acte 1^{er}, scène 1) : « sans sujet ni demi ».

CÉLIE.

Celui qui maintenant...

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore :
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah ! j'avais bien jugé que ce secret retour
Ne pouvait me couvrir que quelque lâche tour,
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paraître,
Par un pressentiment de ce qui devait être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté ;
Tout le monde n'a pas la même charité,
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action,
Et peut-on lui trouver une punition ?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être souillé de cette perfidie ?
O Ciel ! est-il possible ?

SGANARELLE.

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah ! traître, scélérat, âme double et sans foi.

SGANARELLE.

La bonne âme !

CÉLIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler !

CÉLIE.

Avoir ainsi traité

Et la même innocence et la même bonté !

SGANARELLE. (*Il soupire haut*).

Aïe !

CÉLIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose.
A mérité l'affront ou ton mépris l'expose ?

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui, bien loin... Mais c'est trop, et ce cœur
Ne saurait y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez pas tant, ma très chère Madame,

Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'âme.

CÉLIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer ;
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas ; rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE XVII.

SGANARELLE, *seul*.

Que le Ciel la préserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrâce,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher cependant qu'il m'affronte¹ ;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et sans aucun respect faire cocus les gens.
Doucement, s'il vous plaît ; cet homme a bien la mine...

(Il se retourne, ayant fait trois ou quatre pas).

D'avoir le sang bouillant et l'âme un peu mutine ;
Il pourrait bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte grand amour aux hommes pacifiques :
Je ne suis point battant de peur d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance.
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira ;
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !
Quand j'aurai fait le brave et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras ?
La bière est un séjour par trop mélancolique
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique ;
Et quant à moi je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé ?
Quel mal cela fait-il ? la jambe en devient-elle
Plus tortue après tout, et la taille moins belle ?

1. Certaines éditions donnent ici une variante assez curieuse pour être signalée :

Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte !

Peste soit qui premier trouva l'invention
 De s'affliger l'esprit de cette vision,
 Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
 Aux choses que peut faire une femme volage :
 Puisqu'on tient à bon droit tout crime personnel,
 Que fait là notre honneur pour être criminel ?
 Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme.
 Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
 Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
 Elles font la sottise, et nous sommes les sots ;
 C'est un vilain abus, et les gens de police
 Nous devraient bien régler une telle injustice.
 N'avons-nous pas assez des autres accidents
 Qui nous viennent happer en dépit de nos dents ?
 Les querelles, procès, faim, soif et maladie,
 Troublent-ils pas assez le repos de la vie
 Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
 De se faire un chagrin qui n'a nul fondement ?
 Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
 Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes :
 Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort.
 Mais pourquoi moi pleurer puisque je n'ai point tort ?
 En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
 C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie :
 Voir cajoler sa femme et n'en témoigner rien
 Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
 N'allons donc point chercher à faire une querelle
 Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
 L'on m'appellera sot de ne me venger pas,
 Mais je le serais fort de courir au trépas.
(Mettant la main sur son estomac).

Je me sens là pourtant remuer une bile
 Qui veut me conseiller quelque action virile.
 Oui, le courroux me prend, c'est trop être poltron ;
 Je veux résolument me venger du larron ;
 Déjà, pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
 Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme.

SCÈNE XVIII.

GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE.

CÉLIE.

Oui, je veux bien subir une si juste loi.
 Mon père, disposez de mes vœux et de moi,
 Faites, quand vous voudrez, signer cette hyménée ;
 A suivre mon devoir je suis déterminée,

Je prétends gourmander mes propres sentiments,
Et me soumettre en tout à vos commandements.

GORGIBUS.

Ah ! voilà qui me plaît, de parler de la sorte ;
Parbleu, si grande joie à l'heure me transporte
Que mes jambes sur l'heure en cabrioleraient,
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riraient.
Approche-toi de moi, viens çà que je t'embrasse ;
Une telle action n'a pas mauvaise grâce :
Un père quand il veut peut sa fille baiser
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.
Va, le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX.

CÉLIE, LA SUIVANTE.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CÉLIE.

Et, lorsque tu sauras
Par quel motif j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourrait bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie
A pu blesser mon cœur par une perfidie ;
Qu'il était en ces lieux sans...

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCÈNE XX.

CÉLIE, LÉLIE, LA SUIVANTE.

LÉLIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CÉLIE.

Quoi ! me parler encore ? avez-vous cette audace ?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande, et votre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serais criminel.
Vivez, vivez contente, et bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui, traître, j'y veux vivre, et mon plus grand désir,
Ce serait que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CÉLIE.

Quoi ! tu fais le surpris et demandes ton crime ?

SCÈNE XXI.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE.

SGANARELLE *entre armé.*

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui sans miséricorde a souillé notre honneur !

CÉLIE, *à Lélie.*

Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah... je vois !

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE.

Ma colère à présent est en état d'agir ;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage,
Et, si je le rencontre, on verra du carnage :
Oui, j'ai juré sa mort, rien ne peut l'empêcher ;
Où je le trouverai, je le veux dépêcher ;
Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉLIE.

A qui donc en veut-on ?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là ?

SGANARELLE.

C'est un habillement

Que j'ai pris pour la pluie.

(A part).

Ah ! quel contentement

J'aurais à le tuer ! prenons-en le courage.

LÉLIE.

Aïe ?

SGANARELLE, *se donnant des coups de poing sur l'estomac et des soufflets pour s'exciter.*

Je ne parle pas.

(*A part.*)

Ah ! poltron dont j'enrage,
Lâche, vrai cœur de poule !

CÉLIE.

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paraissent blessés.

LÉLIE.

Oui ; je connais par là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, *à part.*

Que n'ai-je un peu de cœur !

CÉLIE.

Ah ! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle.

SGANARELLE.

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle ;
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux :
Là ! hardi, tâche à faire un effort généreux
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE, *faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle qui s'approchait pour le tuer.*

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE.

Allez ; vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits :
Cette action, Monsieur, n'est point selon les lois ;
J'ai raison de m'en plaindre, et, si je n'étais sage,
On verrait arriver un étrange carnage.

LÉLIE.

D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal... ?

SGANARELLE.

Suffit, vous savez bien où le bois me fait mal ;
Mais votre conscience et le soin de votre âme
Vous devraient mettre aux yeux que ma femme est ma femme ;
Et vouloir à ma barbe en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE.

Un semblable soupçon est bas et ridicule.

Allez ; dessus ce point n'ayez aucun scrupule,
Je sais qu'elle est à vous, et, bien loin de brûler...

CÉLIE.

Ah ! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler !

LÉLIE.

Quoi ! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
De qui son âme ait lieu de se croire offensée ?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir ?

CÉLIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE.

Vous me défendez mieux que je ne saurais faire,
Et du biais¹ qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII.

CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, SA FEMME, LA SUIVANTE.

LA FEMME DE SGANARELLE, à Célie.

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, Madame, un esprit trop jaloux ;
Mais, je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grâce,
Et votre âme devrait prendre un meilleur emploi
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

CÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, à sa femme.

L'on ne demandait pas, carogne, ta venue ;
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE, se tournant vers Lélie.

Allez ; ne croyez pas que l'on en ait envie.
Tu vois si c'est mensonge, et j'en suis fort ravié.

LÉLIE.

Que me veut-on conter ?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas
Quand on verra finir ce galimatias :
Déjà depuis longtemps je tâche à le comprendre,
Et si² plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre ;
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

1. *Biais* est ici de deux syllabes.

2. *Et si*, et pourtant.

(*Allant se mettre entre Lélia et sa maîtresse*).
Répondez-moi par ordre et me laissez parler.

(*A Lélia*).

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre ?

LÉLIE.

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre ;
Que lorsque, sur le bruit de son hymen fatal,
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistait à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée ? à qui donc ?

LÉLIE, *montrant Sganarelle*.

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment ! à lui ?

LÉLIE.

Oui-da.

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit ?

LÉLIE.

C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, *à Sganarelle*.

Est-il vrai ?

SGANARELLE.

Moi, j'ai dit que c'était à ma femme
Que j'étais marié.

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'âme,
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai, le voilà.

LÉLIE.

Vous m'avez dit aussi
Que celle aux mains de qui vous aviez pris ce gage
Était liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE, *montrant sa femme*.

Sans doute, et je l'avais de ses mains arraché,
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune ?
Je l'avais sous mes pieds rencontré par fortune¹,
Et même quand, après ton injuste courroux,

1. *Par fortune*, par hasard.

(*Montrant Lélie*).

J'ai fait dans sa faiblesse entrer Monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ait causé l'aventure,
Et je l'ai laissé choir en cette pamoison

(*A Sganarelle*).

Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous voyez que sans moi vous y seriez encore,
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE.

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant ?
Mon front l'a, sur mon âme, eu bien chaude pourtant.

SA FEMME.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE.

Hé ! mutuellement croyons-nous gens de bien .
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien ;
Accepte sans façon le marché qu'on propose.

SA FEMME.

Soit ; mais gare le bois si j'apprends quelque chose !

CÉLIE, à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.

Ah, Dieux ! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait ?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet ;
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris pour ma vengeance
Le malheureux secours de mon obéissance,
Et depuis un moment mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter ;
J'ai promis à mon père, et ce qui me désole...
Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII.

CÉLIE, LÉLIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME,
LA SUIVANTE.

LÉLIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et mon ardente amour
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
 Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
 Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
 Qui vous donna l'espoir de l'hymen de Célie,
 Très humble serviteur à Votre Seigneurie.

LÉLIE.

Quoi ! Monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir ?

GORGIBUS.

Oui, Monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir ;
 Ma fille en suit les lois.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
 Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandements ?
 Tu te démens bientôt de tes bons sentiments ;
 Pour Valère tantôt... Mais j'aperçois son père :
 Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE XXIV.

CÉLIE, LÉLIE, GORGIBUS, SGANARELLE, SA FEMME,
 VILLEBREQUIN, LA SUIVANTE.

GORGIBUS.

Qui vous amène ici, Seigneur Villebrequin ?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai su ce matin,
 Qui rompt absolument ma parole donnée.
 Mon fils, dont votre fille acceptait l'hyménée,
 Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
 Vit depuis quatre mois avec Lise en époux ;
 Et, comme des parents le bien et la naissance
 M'ôtent tout le pouvoir d'en casser l'alliance,
 Je vous viens...

GORGIBUS.

Brisons là : si sans votre congé
 Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
 Je ne puis vous celer que ma fille Célie,
 Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie,
 Et que, riche en vertus, son retour aujourd'hui
 M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juste envie

D'un bonheur éternel va couronner ma vie.

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE.

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi ?

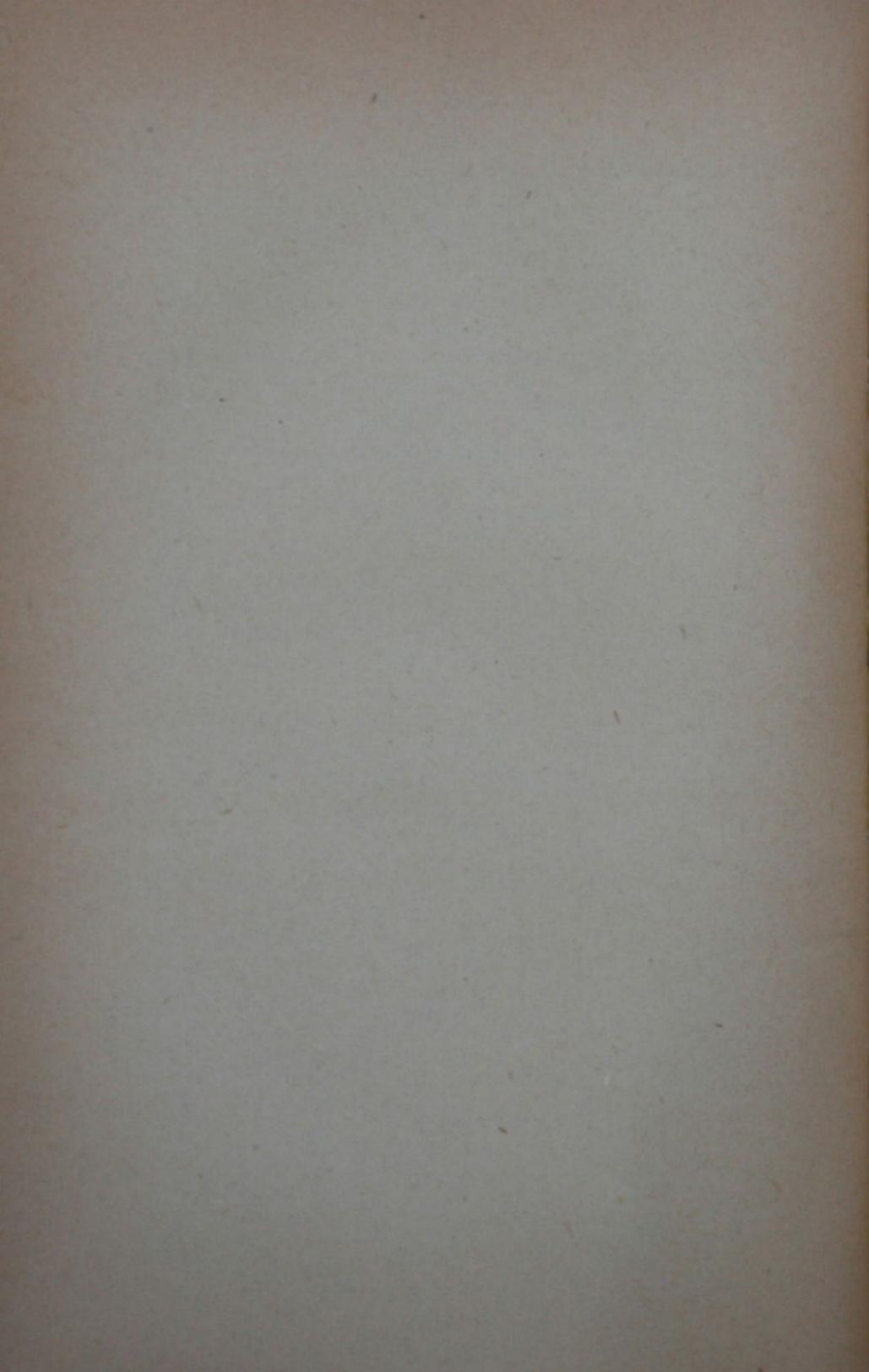
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence

Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien,

Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

FIN.



D. GARCIE

DE NAVARRE

OU

LE PRINCE JALOUX

Comédie héroïque

1661

PERSONNAGES

D. GARCIE, prince de Navarre, amant d'Elvire.

D. ELVIRE, princesse de Léon.

ELISE, confidente d'Elvire.

D. ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de Dom Sylve.

IGNÈS, comtesse, amante de Dom Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.

D. ALVAR, confident de Dom Garcie, amant d'Élise.

D. LOPE, autre confident de Dom Garcie, amant rebuté d'Élise.

D. PÈDRE, écuyer d'Ignès.

*La scène est dans Astorgue, ville d'Espagne,
dans le royaume de Léon.*

D. GARCIE
DE NAVARRE
OU
LE PRINCE JALOUX
COMÉDIE HÉROÏQUE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

Non, ce n'est point un choix qui, pour ces deux amants,
Sut régler de mon cœur les secrets sentiments ;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paraître.
Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux :

Même éclat de vertus, joint à même naissance,
 Me parlait en tous deux pour cette préférence;
 Et je serais encore à nommer le vainqueur,
 Si le mérite seul prenait droit sur un cœur.
 Mais ces chaînes du Ciel qui tombent sur nos âmes
 Décideront en moi le destin de leurs flammes,
 Et toute mon estime, égale entre les deux,
 Laissa vers Don Garcie entraîner tous mes vœux.

ELISE.

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire,
 N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
 Puisque nos yeux, Madame, ont pu longtemps douter
 Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

D. ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
 A de fâcheux combats, Elise, m'a réduite.
 Quand je regardais l'un, rien ne me reprochait
 Le tendre mouvement où mon âme penchait;
 Mais je me l'imputais à beaucoup d'injustice
 Quand de l'autre à mes yeux s'offrait le sacrifice,
 Et Don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
 Me semblait mériter un destin plus heureux.
 Je m'opposais encor ce qu'au sang de Castille
 Du feu roi de Léon semble devoir la fille,
 Et la longue amitié qui d'un étroit lien
 Joignit les intérêts de son père et du mien.
 Ainsi, plus dans mon âme un autre prenait place,
 Plus de tous ses respects je plaignais la disgrâce;
 Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
 D'un dehors favorable amusait ses désirs,
 Et voulait réparer par ce faible avantage
 Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisais d'outrage.

ELISE.

Mais son premier amour, que vous avez appris,
 Doit de cette contrainte affranchir vos esprits;
 Et, puisque avant ces soins où pour vous il s'engage,
 Done Ignès de son cœur avait reçu l'hommage,
 Et que par des liens aussi fermes que doux
 L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
 Son secret révélé vous est une matière
 A donner à vos vœux liberté tout entière;
 Et vous pouvez sans crainte à cet amant confus
 D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

D. ELVIRE.

Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
 Qui m'apprit que Don Sylve était un infidèle,
 Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé

Contre elles à présent se voit autorisé,
 Qu'il en peut justement combattre les hommages,
 Et sans scrupule ailleurs donner tous ses suffrages.
 Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
 Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur,
 Si d'un prince jaloux l'éternelle faiblesse
 Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
 Et semble préparer, dans mon juste courroux,
 Un éclat à briser tout commerce entre nous ?

ELISE.

Mais, si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
 Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire ?
 Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux
 L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux ?

D. ELVIRE.

Non, non ; de cette sombre et lâche jalousie
 Rien ne peut excuser l'étrange frénésie,
 Et par mes actions je l'ai trop informé
 Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
 Sans employer la langue, il est des interprètes
 Qui parlent clairement des atteintes secrètes :
 Un soupir, un regard, une simple rougeur,
 Un silence, est assez pour expliquer un cœur.
 Tout parle dans l'amour, et, sur cette matière,
 Le moindre jour doit être une grande lumière,
 Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
 On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
 J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
 Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite ;
 Mais que contre ses vœux on combat vainement,
 Et que la différence est connue aisément
 De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude
 A celles où du cœur fait pencher l'habitude !
 Dans les unes toujours on paraît se forcer ;
 Mais les autres, hélas ! se font sans y penser,
 Semblables à ces eaux si pures et si belles
 Qui coulent sans effort des sources naturelles.
 Ma pitié pour Don Sylve avait beau l'émouvoir,
 J'en trahissais les soins sans m'en apercevoir ;
 Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
 En disaient toujours plus que je n'en voulais dire.

ELISE.

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
 Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
 Pour le moins font-ils foi d'une âme bien atteinte,
 Et d'autres chériraient ce qui fait votre plainte.
 De jaloux mouvements doivent être odieux,

S'ils partent d'un amour qui déplaît à nos yeux ;
 Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
 Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes ;
 C'est par là que son feu se peut mieux exprimer,
 Et plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
 Ainsi, puisqu'en votre âme un prince magnanime...

D. ELVIRE.

Ah ! ne m'avancez point cette étrange maxime.
 Partout la jalousie est un monstre odieux ;
 Rien n'en peut adoucir les traits injurieux,
 Et plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
 Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
 Voir un prince emporté, qui perd à tous moments
 Le respect que l'amour inspire aux vrais amants ;
 Qui, dans les soins jaloux où son âme se noie,
 Querelle également mon chagrin et ma joie,
 Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
 Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer !
 Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
 Et sans déguisement je te dis ma pensée.
 Le prince Don Garcie est cher à mes desirs,
 Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs ;
 Au milieu de Léon, on a vu son courage
 Me donner de sa flamme un noble témoignage,
 Braver en ma faveur des périls les plus grands,
 M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
 Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
 A couvert des horreurs d'un indigne hyménée ;
 Et je ne cèle point que j'aurais de l'ennui
 Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui :
 Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
 A se voir redevable, Elise, à ce qu'il aime ;
 Et sa flamme timide ose mieux éclater
 Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
 Oui, j'aime qu'un secours qui hasarde sa tête
 Semble à sa passion donner droit de conquête ;
 J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains ;
 Et, si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
 Si la bonté du Ciel nous ramène mon frère,
 Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse faire,
 C'est que son bras encor sur un perfide sang
 Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,
 Et par d'heureux succès d'une haute vaillance
 Mériter tous les soins de sa reconnaissance.
 Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
 S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux
 Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,

C'est inutilement qu'il prétend¹ Done Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
Qui deviendraient sans doute un enfer pour tous deux.

ÉLISE.

Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
C'est au prince, Madame, à se régler aux vôtres,
Et dans votre billet ils sont si bien marqués
Que, quand il les verra de la sorte expliqués...

D. ELVIRE.

Je n'y veux point, Elise, employer cette lettre ;
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement :
Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ÉLISE.

Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le Ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverais mon sort tout à fait doux
Si j'avais un amant qui pût être jaloux ;
Je saurais m'applaudir de son inquiétude ;
Et ce qui pour mon âme est souvent un peu rude,
C'est de voir Don Alvar ne prendre aucun souci.

D. ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche : le voici.

SCÈNE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. ELVIRE.

Votre retour surprend : qu'avez-vous à m'apprendre ?
Don Alphonse vient-il ? a-t-on lieu de l'attendre ?

D. ALVAR.

Oui, Madame, et ce frère, en Castille élevé,
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici Don Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'État

1. *Prétendre* s'employait alors activement, et on en trouve de nombreux exemples dans Molière et ses contemporains. C'est pour quoi on a pu dire : un *prétendu*, une *prétendue*.

Pour l'ôter aux fureur du traître Mauregat ;
 Et, bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
 L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
 Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
 A l'appât dangereux de sa fausse équité.
 Mais, les peuples émus par cette violence
 Que vous a voulu faire une injuste puissance¹,
 Ce généreux vieillard a cru qu'il était temps
 D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans.
 Il a tenté Léon, et ses fidèles trames
 Des grands comme du peuple ont pratiqué² les âmes,
 Tandis que la Castille armait dix mille bras
 Pour redonner ce prince aux vœux de ses Etats ;
 Il fait auparavant semer sa renommée,
 Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
 Que tout prêt à lancer le foudre³ punisseur
 Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
 On investit Léon, et Don Sylve en personne
 Commande le secours que son père vous donne.

D. ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter notre espoir ;
 Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.

D. ALVAR.

Mais, Madame, admirez que, malgré la tempête
 Que votre usurpateur oit⁴ gronder sur sa tête,
 Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
 Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

D. ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
 L'appui du grand crédit où se voit sa famille :
 Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci ;
 Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ELISE.

De trop puissants motifs d'honneur et de tendresse
 Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse
 Pour...

D. ALVAR.

Le prince entre ici.

1. Ces deux vers représentent exactement la forme latine de l'ablatif absolu.

2. *Pratiquer*, gagner par des pratiques.

3. On aura plusieurs occasions de remarquer que *foudre* était alors masculin.

4. *Oit*, 3^e personne du présent de l'indicatif du verbe *ouïr*. Une variante donne *voit* au lieu de *oit*.

SCÈNE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. ALVAR, ÉLISE.

D. GARCIE.

Je viens m'intéresser,
 Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
 Ce frère qui menace un tyran plein de crimes
 Flatte de mon amour les transports légitimes.
 Son sort offre à mon bras des périls glorieux
 Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
 Et par eux m'acquérir si le Ciel m'est propice,
 La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
 Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
 Et rendre à votre sang toute sa dignité.
 Mais ce qui plus me plaît d'une attente¹ si chère,
 C'est que pour être roi le Ciel vous rend ce frère,
 Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
 Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
 Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
 Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
 Oui, tout mon cœur voudrait montrer aux yeux de tous
 Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous ;
 Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
 Ses vœux se sont armés contre votre naissance ;
 Leur chaleur indiscrete a d'un destin plus bas
 Souhaité le partage à vos divins appas,
 Afin que de ce cœur le noble sacrifice
 Pût du Ciel envers vous réparer l'injustice,
 Et votre sort tenir des mains de mon amour
 Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour.
 Mais, puisque enfin les Cieux de tout ce juste hommage
 A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
 Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
 Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
 Et qu'ils osent briguer par d'illustres services
 D'un frère et d'un Etat les suffrages propices.

D. ELVIRE.

Je sais que vous pouvez, Prince, en vengeant nos droits,
 Faire par² votre amour parler cent beaux exploits.
 Mais ce n'est pas assez pour le prix qu'il espère
 Que l'aveu d'un Etat et la faveur d'un frère.

1. Nous avons imprimé *attente*, quoique le texte de 1682 donne *attente*.

2. Toutes les éditions donnent *par*, que nous avons maintenu ; mais il est évident que le sens exige *pour*.

Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

D. GARCIE.

Oui, Madame, j'entends ce que vous voulez dire ;
Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire ;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

D. ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre,
Et par trop de chaleur, Prince, on se peut méprendre.
Mais, puisqu'il faut parler, désirez-vous savoir
Quand vous pourrez me plaire et prendre quelque espoir ?

D. GARCIE.

Ce me sera, Madame, une faveur extrême.

D. ELVIRE.

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

D. GARCIE.

Et que peut-on, hélas ! observer sous les cieus
Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux ?

D. ELVIRE.

Quand votre passion ne fera rien paraître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

D. GARCIE.

C'est là son plus grand soin.

D. ELVIRE.

Quand tous ses mouvements
Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

D. GARCIE.

Ils vous révèrent trop.

D. ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux à tous coups
Arme les mouvements de mon juste courroux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival absent de vos divins appas
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre âme en ces lieux souffre de son absence,
Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.

Mais, si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
 Il vous est bien facile, hélas ! de m'y soustraire ;
 Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
 Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi.
 Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flamme,
 Contre la jalousie armer toute mon âme,
 Et des pleines clartés d'un glorieux espoir
 Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
 Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
 Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable
 Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
 Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

D. ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande.
 Au moindre mot qu'il dit un cœur veut qu'on l'entende,
 Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
 Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
 Le premier mouvement qui découvre notre âme
 Doit d'un amant discret satisfaire la flamme,
 Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux
 Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
 Je ne dis point quel choix, s'il m'était volontaire,
 Entre Don Sylve et vous mon âme pourrait faire ;
 Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux
 Aurait dit quelque chose à tout autre que vous,
 Et je croyais cet ordre un assez doux langage
 Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage.
 Cependant votre amour n'est pas encor content ;
 Il demande un aveu qui soit plus éclatant.
 Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,
 En des termes exprès, dire que je vous aime ;
 Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
 Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

D. GARCIE.

Eh bien, Madame, eh bien, je suis trop téméraire.
 De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire ;
 Je ne demande point de plus grande clarté,
 Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
 Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
 Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
 C'en est fait : je renonce à mes soupçons jaloux,
 L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux ;
 Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire
 Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

D. ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, Prince, et je doute fort
 Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, il suffit, pour me rendre croyable,
 Que ce qu'on vous promet doit être inviolable,
 Et que l'heur d'obéir à sa divinité
 Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
 Que le Ciel me déclare une éternelle guerre,
 Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre,
 Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
 Puis-je voir sur moi fondre votre courroux,
 Si jamais mon amour descend à la faiblesse
 De manquer aux devoirs d'une telle promesse ;
 Si jamais dans mon âme aucun jaloux transport
 Fait...

(D. Pèdre apporte un billet).

D. ELVIRE.

J'en étais en peine, et tu m'oblige fort.
 Que le courrier attende. A ces regards qu'il jette,
 Vois-je pas que déjà cet écrit l'inquiète ?
 Prodigeux effet de son tempérament !
 Qui vous arrête, Prince, au milieu du serment ?

D. GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
 Et je ne voulais pas l'interrompre.

D. ELVIRE.

Il me semble
 Que vous me répondez d'un ton fort altéré ;
 Je vous vois tout à coup le visage égaré ;
 Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
 D'où peut-il provenir ? le pourrait-on apprendre ?

D. GARCIE.

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

D. ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
 Et quelque prompt secours vous serait nécessaire.
 Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire ?

D. GARCIE.

Parfois.

D. ELVIRE.

Ah ! Prince faible, eh bien, par cet écrit
 Guérissez-le, ce mal : il n'est que dans l'esprit.

D. GARCIE.

Par cet écrit, Madame ! Ah ! ma main le refuse.
 Je vois votre pensée et de quoi l'on m'accuse.
 Si.

D. ELVIRE.

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

D. GARCIE.

Pour me traiter après de faible, de jaloux ?
 Non, non, je dois ici vous rendre un témoignage
 Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage ;
 Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
 Pour me justifier je ne veux point le voir.

D. ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
 J'aurais tort de vouloir vous faire violence ;
 Et c'est assez enfin que vous avoir pressé
 De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

D. GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être soumise :
 Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
 Je consens volontiers à prendre cet emploi.

D. ELVIRE.

Oui, oui, Prince, tenez, vous le lirez pour moi.

D. GARCIE.

C'est pour vous obéir, au moins, et je puis dire...

D. ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez, dépêchez-vous de lire.

D. GARCIE.

Il est de Done Ignès, à ce que je connois.

D. ELVIRE.

Oui, je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

D. GARCIE *lit.*

Malgré l'effort d'un long mépris,
 Le tyran toujours m'aime, et, depuis votre absence,
 Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,
 Il semble avoir tourné toute la violence,
 Dont il poursuit l'alliance
 De vous et de son fils.

Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
 Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
 Approuvent tous cet indigne lien ;
 J'ignore encor par où finira mon martyre ;
 Mais je mourrai plutôt que de consentir¹ rien.
 Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
 D'un destin plus doux que le mien !

D. IGNÈS.

(Il continue).

Dans la haute vertu son âme est affermie.

1. *Consentir* n'est plus usité comme verbe actif que dans le langage du droit : il s'employait alors d'une façon générale.

D. ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, Prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la chose a passé d'une douce manière;
Mais, à n'en point mentir, il serait des moments
Où je pourrais entrer dans d'autres sentiments.

D. GARCIE.

Hé quoi ! vous croyez donc...

D. ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu ; de mes avis conservez la mémoire,
Et, s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

D. GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ELISE, D. LOPE.

ELISE.

Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement :
Car, que d'un noble amour une âme bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez ;
Mais ce qui me surprend, Don Lope, c'est d'entendre
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que votre âme les forme, et qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, Don Lope, une âme bien éprise
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise ;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

D. LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose :
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose ;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ELISE.

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne ?

D. LOPE.

Et quand, charmante Elise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche¹ auprès des grands que son propre intérêt,
Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
Et s'aïlle inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit ?

1. « Qu'on cherche (sous-entendu *autre chose*) que son propre intérêt ». Le *que*, employé dans le sens de « si ce n'est », était alors d'un usage très fréquent..

Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grâce;
 Par la plus courte voie on y cherche une place,
 Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
 C'est de flatter toujours le faible de leur cœur,
 D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
 Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :
 C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
 Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
 Et vous laissent toujours hors de la confiance
 Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
 Enfin on voit partout que l'art des courtisans
 Ne tend qu'à profiter des faiblesses des grands,
 A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur âme
 Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ELISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succéder¹;
 Mais il est des revers qu'on doit appréhender,
 Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
 Un rayon de lumière à la fin peut descendre
 Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
 Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
 Cependant je dirai que votre âme s'explique
 Un peu bien librement sur votre politique;
 Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
 Serviraient assez mal vos assiduités.

D. LOPE.

Outre que je pourrais désavouer sans blâme
 Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon âme,
 Je sais fort bien qu'Elise a l'esprit trop discret
 Pour aller divulguer cet entretien secret.
 Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache?
 Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
 On peut craindre une chute avec quelque raison
 Quand on met en usage ou ruse ou trahison;
 Mais qu'ai-je à redouter, moi qui partout n'avance
 Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
 Et qui suis seulement par d'utiles leçons
 La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons?
 Son âme semble en vivre, et je mets mon étude
 A trouver des raisons à son inquiétude,
 A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
 A fournir le sujet d'un secret entretien;
 Et, quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
 Donner à son repos une atteinte mortelle,
 C'est lors que plus il m'aime, et je vois sa raison

1. Succéder réussir, verbe tiré du substantif succès.

D'une audience¹ avide avaler ce poison,
 Et m'en remercier comme d'une victoire
 Qui comblerait ses jours de bonheur et de gloire.
 Mais mon rival paraît : je vous laisse tous deux ;
 Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
 J'aurais un peu de peine à voir qu'en ma présence
 Il reçut des effets de quelque préférence,
 Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ELISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCÈNE II.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Enfin, nous apprenons que le roi de Navarre
 Pour les désirs du prince aujourd'hui se déclare,
 Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
 Pour le fameux service où son amour prétend.
 Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse
 On ait fait avancer... Mais...

SCÈNE III.

D. GARCIE, ELISE, D. ALVAR.

D. GARCIE.

Que fait la princesse ?

ELISE.

Quelques lettres, Seigneur, je le présume ainsi ;
 Mais elle va savoir que vous êtes ici.

SCÈNE IV.

D. GARCIE, *seul*.

J'attendrai qu'elle ait fait ; près de souffrir sa vue,
 D'un trouble tout nouveau je me sens l'âme émue ;
 Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
 Jette par tout mon corps un soudain tremblement.
 Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
 Ne te conduise ici dans quelque précipice,
 Et que de ton esprit les désordres puissants
 Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens.

1. Audience, action d'écouter.

Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide,
 Vois si de tes soupçons l'apparence est solide,
 Ne démens pas leur voix, mais aussi garde bien
 Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,
 Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre,
 Et relis posément cette moitié de lettre.
 Ah ! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
 Ne voudrait pas donner pour son autre moitié !
 Mais, après tout, que dis-je ? il suffit bien de l'une,
 Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

Quoique votre rival...
 Vous devez toutefois vous...
 Et vous avez en vous à...
 L'obstacle le plus grand...

Je chéris tendrement ce...
 Pour me tirer des mains de...
 Son amour, ses devoirs...
 Mais il m'est odieux avec...

Otez donc à vos feux ce...
 Méritez les regards que l'on...
 Et, lorsqu'on vous oblige...
 Ne vous obstinez point à...

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci ;
 Son cœur, comme sa main, se fait connaître ici ;
 Et les sens imparfaits de cet écrit funeste
 Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.
 Toutefois dans l'abord agissons doucement,
 Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment,
 Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
 Confondons son esprit par son propre artifice.
 La voici. Ma raison, renferme mes transports,
 Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V.

D. ELVIRE, D. GARCIE.

D. ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre ?

D. GARCIE.

Ah ! qu'elle cache bien !

D. ELVIRE.

On vient de nous apprendre
 Que le roi votre père approuve vos projets
 Et veut bien que son fils nous rende nos sujets,
 Et mon âme en a pris une allégresse extrême.

D. GARCIE.

Oui, Madame, et mon cœur s'en réjouit de même ;
Mais...

D. ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que partout il entend murmurer ;
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
Et dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains,
Me faire un sûr asile à braver ses desseins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

D. GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours ;
Mais, de grâce, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, Madame, soin d'écrire
Depuis que le destin nous a conduits ici ?

D. ELVIRE.

Pourquoi cette demande, et d'où vient ce souci ?

D. GARCIE.

D'un désir curieux de pur fantaisie.

D. ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

D. GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez ;
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

D. ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois, à Léon, écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis Don Louis, à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos ?

D. GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame ?

D. ELVIRE.

Non, sans doute, et ce discours m'étonne.

D. GARCIE.

De grâce, songez bien avant que d'assurer ;
En manquant de mémoire on peut se parjurer.

D. ELVIRE.

Ma bouche sur ce point ne peut être parjure.

D. GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

D. ELVIRE.

Prince !

D. GARCIE.

Madame!

D. ELVIRE.

O Ciel ! quel est ce mouvement ?

Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

D. GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu lorsque dans votre vue
 J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
 Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
 Dans les traitres appas dont je fus enchanté.

D. ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

D. GARCIE.

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !

Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.

Jetez ici les yeux, et connaissez vos traits :

Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile

De découvrir pour qui vous employez ce style.

D. ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

D. GARCIE.

Nous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

D. ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

D. GARCIE.

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée ;

Ce billet démenti pour n'avoir point de seing...

D. ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main ?

D. GARCIE.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,

Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture ;

Mais ce sera, sans doute, et j'en serais garant,

Un billet qu'on envoie à quelque indifférent,

Ou, du moins, ce qu'il a de tendresse évidente

Sera pour une amie ou pour quelque parente.

D. ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé,

Et j'ajoute, de plus, pour un amant aimé.

D. GARCIE.

Et je puis, ô perfide...

D. ELVIRE.

Arrêtez, prince indigne,

De ce lâche transport l'égarément insigne.

Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi

Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,

Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,

Du crime que m'impose un insolent caprice ;
 Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
 J'ai ma défense prête en ce même moment.
 Vous allez recevoir une pleine lumière ;
 Mon innocence ici paraîtra tout entière,
 Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
 Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

D. GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne saurait comprendre.

D. ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
 Elise, holà !

SCÈNE VI.

D. GARCIE, D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

Madame.

D. ELVIRE, à D. Garcie.

Observez bien au moins

Si j'ose à vous tromper employer quelques soins ;
 Si, par un seul coup d'œil ou geste qui l'instruise,
 Je cherche de ce coup à parer la surprise.

(à Elise).

Le billet que tantôt ma main avait tracé,
 Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

ELISE.

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable ;
 Je ne sais comme il est demeuré sur ma table,
 Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
 Que Don Lope, venant dans mon appartement,
 Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
 A fureté partout et trouvé cette lettre.
 Comme il la déliait, Léonor a voulu
 S'en saisir promptement avant qu'il eût rien lu ;
 Et, se jetant sur lui, la lettre contestée
 En deux justes moitiés dans leurs mains est restée,
 Et Don Lope aussitôt, prenant un prompt essor,
 A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

D. ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ELISE.

Oui, la voilà, Madame.

D. ELVIRE.

Donnez ; nous allons voir qui mérite le blâme :
 Avec votre moitié rassemblez celle-ci.
 Lisez, et hautement : je veux l'entendre aussi.

D. GARCIE.

Au prince Don Garcie. Ah!

D. ELVIRE.

Achevez de lire :

Votre âme pour ce mot ne doit pas s'interdire.

D. GARCIE *lit.*

Quoique votre rival, Prince, alarme votre âme,
 Vous devez toutefois vous craindre plus que lui,
 Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
 L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

Je chéris tendrement ce qu'a fait Don Garcie
 Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs ;
 Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs ;
 Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paraître ;
 Méritez les regards que l'on jette sur eux,
 Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
 Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être.

D. ELVIRE.

Eh bien ! que dites-vous ?

D. GARCIE.

Ah ! Madame, je dis

Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits ;
 Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
 Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

D. ELVIRE.

Il suffit ; apprenez que, si j'ai souhaité
 Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
 C'est pour le démentir et cent fois me dédire
 De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
 Adieu, Prince.

D. GARCIE.

Madame, hélas ! où fuyez-vous ?

D. ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

D. GARCIE.

Ah ! Madame, excusez un amant misérable
 Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
 Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
 Eût été plus blâmable à rester innocent.
 Car enfin peut-il être une âme bien atteinte
 Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte ?
 Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé
 Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé,
 S'il n'avait point frémi des coups de cette foudre
 Dont je me figurais tout mon bonheur en poudre ?

Vous-même dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant,
Si d'une preuve, hélas ! qui me semblait si claire,
Je pouvais démentir...

D. ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire ;
Et dans mes sentiments assez bien déclarés
Vous doutez rencontraient des garants assurés ;
Vous n'aviez rien à craindre, et d'autres sur ce gage,
Auraient du monde entier bravé le témoignage.

D. GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre âme a de peine à pouvoir s'assurer :
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
J'ai douté du bonheur de mes témérités ;
J'ai cru que, dans ces lieux rangés sous ma puissance,
Votre âme se forçait à quelque complaisance ;
Que, déguisant pour moi votre sévérité...

D. ELVIRE.

Et je pourrais descendre à cette lâcheté !
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte,
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentiments, et, pour être en vos mains,
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains !
La gloire sur mon cœur aurait si peu d'empire !
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire !
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser,
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puissent l'y forcer,
Et, s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,
La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connaître
Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.

D. GARCIE.

Hé bien ! je suis coupable, et ne m'en défends pas ;
Mais je demande grâce à vos divins appas ;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une âme.
Que si votre courroux ne peut être apaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.

Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire,
 Je puisse vivre une heure avec votre colère.
 Déjà de ce moment la barbare longueur
 Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur,
 Et de mille vautours les blessures cruelles
 N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
 Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer,
 S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
 Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
 Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable.
 Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
 Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
 Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime
 Efface en votre esprit l'image de mon crime,
 Et ne laisse aucuns¹ traits de votre aversion
 Au faible souvenir de mon affection !
 C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

D. ELVIRE.

Oh ! Prince trop cruel !

D. GARCIE.

Dites, parlez, Madame.

D. ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
 Et vous voir m'outrager par tant d'indignités !

D. GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime,
 Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

D. ELVIRE.

L'amour n'excuse pas de tels emportements.

D. GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements,
 Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

D. ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point ; vous méritez ma haine.

D. GARCIE.

Vous me haïssez donc ?

D. ELVIRE.

J'y veux tâcher au moins ;
 Mais, hélas ! je crains bien que j'y perde mes soins,
 Et que tout le courroux qu'excite votre offense
 Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

D. GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,

1. *Aucun*, signifiant *pas un*, n'est pas susceptible du pluriel. Mais, son véritable sens étant « quelque, quelqu'un », on comprend que Molière ait pu écrire *aucuns traits*.

Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort ;
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

D. ELVIRE.

Qui ne saurait haïr ne peut vouloir qu'on meure.

D. GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités ;
Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

D. ELVIRE.

Hélas ! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr ?

D. GARCIE.

Ah ! c'en est trop, souffrez, adorable Princesse...

D. ELVIRE.

Laissez, je me veux mal d'une telle faiblesse.

(Elle sort).

D. GARCIE.

Enfin je suis...

SCÈNE VII.

D. LOPE, D. GARCIE.

D. LOPE.

Seigneur, je viens vous informer
D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

D. GARCIE.

Ne me viens point parler de secret ni d'alarme
Dans les doux mouvements du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter,
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille.
Ne m'en fais plus.

D. LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plait ;
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai cru que le secret, que je viens de surprendre
Méritait bien qu'en hâte on vous le vint apprendre ;
Mais, puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, Seigneur, pour changer d'entretien,
Que déjà dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

D. GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire
 Sans que nous essayions d'en partager la gloire,
 Et nos troupes aussi peuvent être en état
 D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
 Mais quel est ce secret dont tu voulais m'instruire?
 Voyons un peu.

D. LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

D. GARCIE.

Va, va, parle; mon cœur t'en donne le pouvoir.

D. LOPE.

Vos paroles, Seigneur, m'en ont trop fait savoir;
 Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
 Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

D. GARCIE.

Enfin, je veux savoir la chose absolument.

D. LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement;
 Mais, Seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle
 Trahira le secret d'une telle nouvelle.
 Sortons pour vous l'apprendre, et, sans rien embrasser¹,
 Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

1. *Embrasser*, accepter avec empressement, croire à la légère.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, ELISE.

D. ELVIRE.

Elise, que dis-tu de l'étrange faiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse ?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment,
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage ?

ELISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir
Une injure sans doute est bien dure à souffrir ;
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite,
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, Madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé ;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grâce.

D. ELVIRE.

Ah ! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois,
Et que, si désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
Quand je pourrais reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :
Car enfin un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire,
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.

Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir
 Ne prends point de clarté pour régler l'avenir,
 Et, quoi qu'à mes desseins la fortune prépare,
 Crois que je ne puis être au prince de Navarre
 Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
 Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
 Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
 A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ELISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux ?

D. ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux ?
 Et, puisque notre cœur fait un effort extrême
 Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
 Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
 Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
 L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
 Doit-il impunément douter de cet oracle ?
 Et n'est-il pas coupable alors qu'il ne croit pas
 Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats ?

ELISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
 En ces occasions n'a rien qui nous offense,
 Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
 Soit trop persuadé, Madame, d'être aimé,
 Si...

D. ELVIRE.

N'en disputons plus ; chacun a sa pensée.
 C'est un scrupule enfin dont mon âme est blessée,
 Et, contre mes désirs, je sens je ne sais quoi
 Me prédire un éclat entre le prince et moi,
 Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
 Mais, ô ciel ! en ces lieux Don Sylve de Castille !
 Ah ! Seigneur, par quel sort¹ vous vois-je maintenant ?

SCÈNE II.

D. SYLVE, D. ELVIRE, ELISE.

D. SYLVE.

Je sais que mon abord, Madame, est surprenant,
 Et qu'être sans éclat entré dans cette ville
 Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile,

1. *Par quel sort* n'est pas correct. *Sort*, quand il ne signifie pas la destinée, a le sens de sortilège. Molière a voulu dire : « Par quel effet du sort » ?

Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
 C'est un événement que vous n'attendiez pas.
 Mais, si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
 L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
 Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
 Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
 Et je n'ai pu nier¹ au tourment qui le tue
 Quelques moments secrets d'une si chère vue.
 Je viens vous dire donc que je rends grâce aux Cieux
 De vous voir hors des mains d'un tyran odieux;
 Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
 Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
 C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
 Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
 Et fait à mon rival avec trop d'injustice
 Offrir les doux périls d'un si fameux service.
 Oui, Madame, j'avais pour rompre vos liens
 Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens,
 Et je pouvais pour vous gagner cette victoire,
 Si le Ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

D. ELVIRE.

Je sais, Seigneur, je sais, que vous avez un cœur
 Qui des plus grands périls peut vous rendre vainqueur;
 Et je ne doute point que ce généreux zèle
 Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle
 N'eût contre les efforts d'un indigne projet
 Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait;
 Mais, sans cette action, dont vous étiez capable,
 Mon sort à la Castille est assez redevable;
 On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de foi
 Le comte votre père a fait pour le feu roi.
 Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,
 Il donne en ses états un asile à mon frère;
 Quatre lustres entiers, il y cache son sort
 Aux barbares fureurs de quelque lâche effort,
 Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
 Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
 N'êtes-vous pas content, et ces soins généreux
 Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds?
 Quoi! votre âme, Seigneur, serait-elle obstinée
 A vouloir asservir toute ma destinée?
 Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
 L'ombre d'un seul bienfait qu'il ne vienne de vous?
 Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
 Qu'aux soins d'un autre aussi je doive quelque chose,

1. *Nier* avait gardé le sens du latin *negare*, refuser.

Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

D. SYLVE.

Oui, Madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre ;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre,
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyr ;
Mais, hélas ! de mes maux ce n'est pas là le pire :
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre âme emportent la victoire ;
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salulaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée ;
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée,
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi,
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah ! Madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étais flatté,
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,
Pour avoir mérité cette effroyable chute ?

D. ÉLVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander,
Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, Seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos soins ne sauraient ignorer
Quels secrets de votre âme on m'a su déclarer,
Et je la crois, cette âme, et trop noble et trop haute
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité,
Si vous pouviez m'offrir sans beaucoup d'injustice
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice,
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, Seigneur, c'est un crime, et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres âmes
Qu'il faut perdre grandeurs et renoncer au jour

Plutôt que de pencher vers un second amour.
 J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
 Pour un courage haut, pour un cœur magnanime ;
 Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
 Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
 Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
 Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse,
 Ce que pour un ingrat (car vous l'êtes, Seigneur)
 Elle a d'un choix constant refusé le bonheur ¹,
 Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
 Elle a fait de l'éclat que donne un diadème !
 Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés,
 Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

D. SYLVE.

Ah ! Madame, à mes yeux n'offrez point son mérite :
 Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte ;
 Et, si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
 J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
 Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
 L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne ;
 Aucun espoir pour vous n'a flatté mes désirs
 Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs,
 Qui n'ait, dans ses douceurs, fait jeter à mon âme
 Quelques tristes regards vers sa première flamme,
 Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
 Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
 J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire :
 Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
 Sortir de votre chaîne et rejeter mon cœur
 Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
 Mais, après mes efforts, ma constance abattue
 Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue,
 Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
 Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux :
 Je ne saurais souffrir l'épouvantable idée
 De vous voir par un autre à mes yeux possédée,
 Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
 Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
 Je sais que je trahis une princesse aimable ;
 Mais, Madame, après tout, mon cœur est-il coupable,
 Et le fort ascendant que prend votre beauté
 Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
 Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle.

1. Ce que pour un ingrat elle a refusé le bonheur ; voilà une construction de phrase bien obscure et bien incorrecte, mais qui est conforme au texte.

Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle :
 D'un pareil déplaisir on se peut consoler ;
 Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égalér,
 J'ai celui de quitter une aimable personne,
 Et tous les maux encor que mon amour me donne.

D. ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
 Et toujours notre cœur est en notre pouvoir ;
 Il peut bien quelquefois montrer quelque faiblesse,
 Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse...

SCÈNE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connais bien,
 Assez mal à propos trouble votre entretien ;
 Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,
 Ne croyaient pas trouver si bonne compagnie.

D. ELVIRE.

Cette vue, en effet, surprend au dernier point,
 Et, de même que vous, je ne l'attendais point.

D. GARCIE.

Oui, Madame, je crois que de cette visite,
 Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.

(à D. Sylve).

Mais, Seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
 De nous donner avis de ce rare bonheur,
 Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
 De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudrait vous rendre.

D. SYLVE.

Les héroïques soins vous occupent si fort
 Que de vous en tirer, Seigneur, j'aurais eu tort ;
 Et des grands conquérants, les sublimes pensées
 Sont aux civilités avec peine abaissées.

D. GARCIE.

Mais les grands conquérants dont on vante les soins,
 Loin d'aimer le secret, affectent les témoins.
 Leur âme, dès l'enfance à la gloire élevée,
 Les fait dans leurs projets aller tête levée,
 Et, s'appuyant toujours sur de hauts sentiments,
 Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
 Ne commettez-vous point vos vertus héroïques
 En passant dans ces lieux par de sourdes pratiques ?
 Et ne craignez-vous point qu'on puisse aux yeux de tous
 Trouver cette action trop indigne de vous ?

D. SYLVE.

Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite
 Au secret que j'ai fait d'une telle visite ;
 Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
 Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité ;
 Et, quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
 Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise ;
 Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
 Et l'on prendra le soin de vous en avertir.
 Cependant demeurons aux termes ordinaires,
 Remettons nos débats après d'autres affaires,
 Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
 N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

D. ELVIRE.

Prince, vous avez tort, et sa visite est telle
 Que vous...

D. GARCIE.

Ah ! c'en est trop que prendre sa querelle,
 Madame, et votre esprit devrait feindre un peu mieux
 Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
 Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
 Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

D. ELVIRE.

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu
 Que j'aurais du regret d'en faire un désaveu.

D. GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
 Et que sans hésiter tout votre cœur s'explique ;
 C'est au déguisement donner trop de crédit ;
 Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
 Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte
 Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte,
 Que pour vous sa présence a des charmes si doux...

D. ELVIRE.

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous ?
 Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre,
 Et pour régler mes vœux ai-je votre ordre à prendre ?
 Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir
 Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir,
 Et que mes sentiments sont d'une âme trop grande
 Pour vouloir les cacher lorsqu'on me les demande.
 Je ne vous dirai point si le comte est aimé,
 Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé ;
 Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
 Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse ;
 Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,

Tout le ressentiment¹ qu'une âme puisse avoir,
 Et que, si des destins la fatale puissance
 M'ôte la liberté d'être sa récompense,
 Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux
 Qu'on ne me verra point le butin de vos feux.
 Et, sans vous amuser d'une attente frivole,
 C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole.
 Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
 Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
 Etes-vous satisfait, et mon âme attaquée
 S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée ?
 Vóyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
 S'il reste quelque jour encore à vous donner.

(à D. Sylve).

Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
 Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire.
 Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
 Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
 Fermez l'oreille enfin à toute sa furie,
 Et, pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV.

D. GARCIE, D. SYLVE.

D. GARCIE.

Tout vous rit, et votre âme en cette occasion
 Jouit superbement de ma confusion ;
 Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
 Sur les feux d'un rival marquer votre victoire ;
 Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal
 D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival,
 Et mes prétentions hautement étouffées
 A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.
 Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant,
 Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
 La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
 Et l'on verra peut-être arriver bien des choses :
 Un désespoir va loin quand il est échappé,
 Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
 Si l'ingrate, à mes yeux, pour flatter votre flamme,
 A jamais n'être à moi vient d'engager son âme,
 Je saurai bien trouver dans mon juste courroux
 Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

1. *Ressentiment*, à qui nous avons fini par donner le sens spécial de souvenir rancunier, signifiait primitivement le souvenir de toute chose qu'on avait sentie.

D. SYLVE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine ;
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine,
Et chacun de ses feux pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais, comme entre rivaux l'âme la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

D. GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit ;
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts ; oui, sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez ;
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

D. SYLVE.

Quand nous en serons là, le sort en notre bras¹
De tous nos intérêts videra les débats.

1. *En notre bras* est fort peu intelligible. Il faut supposer que Molière a mis « par notre bras ».

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Retournez, Don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense ;
Cette plaie en mon cœur ne saurait se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défère ?
Non, non, il a poussé trop avant ma colère ;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

D. ALVAR.

Madame, il fait pitié ; jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense,
Et, si dans sa douleur vous le considérez,
Il toucherait votre âme, et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son âme se livre,
Et qu'en un sang bouillant toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret¹
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avait mise aussi de cette intelligence
Qui dans ces lieux gardés a donné sa présence².
Le prince a cru l'avis, et son amour, séduit,
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit ;

1. On ne voit pas à qui se rapporte ce *zèle indiscret*, à moins que ce ne soit « le zèle indiscret d'un bruit assez confus », expression bien étrange sous la plume de Molière. On comprendrait mieux qu'il eût mis « dont un zèle indiscret ».

2. Encore deux vers bien obscurs, et dont le sens doit être : « vous avait fait passer pour être d'intelligence avec ceux qui ont amené sa présence dans ces lieux gardés ».

Mais d'une telle erreur son âme est revenue ;
 Votre innocence enfin lui vient d'être connue ;
 Et Don Lope qu'il chasse est un visible effet
 Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

D. ELVIRE.

Ah ! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence,
 Il n'en a pas encore une entière assurance ;
 Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
 Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

D. ALVAR.

Madame, il sait trop bien...

D. ELVIRE.

Mais, Don Alvar, de grâce,
 N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse ;
 Il réveille un chagrin qui vient à contre-temps
 En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
 Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse,
 Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse
 Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir
 Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

D. ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle ;
 Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

D. ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
 Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II.

D. ELVIRE, ELISE.

ELISE.

J'attendais qu'il sortît, Madame, pour vous dire
 Ce qui veut¹ maintenant que votre âme respire,
 Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
 Du sort de Done Ignès peut se voir éclairci.
 Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
 Vous fait par un des siens demander audience.

D. ELVIRE.

Elise, il faut le voir ; qu'il vienne promptement.

ELISE.

Mais il veut n'être vu que de vous seulement,
 Et par cet envoyé, Madame, il sollicite
 Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

1. *Ce qui veut*, c'est-à-dire : ce qui permet.

D. ELVIRE.

Hé bien ! nous serons seuls, et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte !
O destin ! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte ?

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ELISE.

ELISE.

Où...

D. PÈDRE.

Si vous me cherchez, Madame, me voici.

ELISE.

En quel lieu votre maître...

D. PÈDRE.

Il est proche d'ici ;

Le ferai-je venir ?

ELISE.

Dites-lui qu'il s'avance,
Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns¹ yeux éclairé.
Je ne sais quel secret en doit être auguré ;
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déjà.

SCÈNE IV.

D. IGNÈS, ELISE.

ELISE.

Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je ? Oh ! Madame, mes yeux...

D. IGNÈS, *en habit de cavalier*.

Ne me découvrez point, Elise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents ;
J'ai par elle évité cet hymen redoutable,
Pour qui j'aurais souffert une mort véritable ;
Et, sous cet équipage et le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,

1. Encore un exemple d'*aucun* au pluriel.

Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourrait dans ces lieux persécuter ma fuite.

ELISE.

Ma surprise en public eût trahi vos désirs,
Mais allez là dedans étouffer des soupirs,
Et des charmants transports d'une pleine allégresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse.
Vous la trouverez seule ; elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.
Vois-je pas Don Alvar ?

SCÈNE V.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Le prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie ;
De ses jours, belle Elise, on doit n'espérer rien
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien :
Son âme a des transports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

D. GARCIE, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

Ah ! sois un peu sensible à ma disgrâce extrême,
Elise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ELISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrais le tourment qui vous presse :
Mais nous avons du Ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement.
Et puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serais complaisante, et voudrais m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode,
Et cent devoirs sont moins que ces ajustements
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments.
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

D. GARCIE.

Je le sais, mais, hélas ! les destins inhumains

S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
 Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
 Un piège dont mon cœur ne saurait se défendre.
 Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
 N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
 Et témoigné pour lui des excès de tendresse
 Dont le cruel objet me reviendra sans cesse ;
 Mais, comme trop d'ardeur enfin m'avait séduit
 Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
 D'un trop cuisant ennui je sentirais l'atteinte
 A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
 Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté,
 Que ce soit de son cœur pure infidélité,
 Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
 Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ELISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
 Et ne la voyez point, Seigneur, si promptement.

D. GARCIE.

Ah ! si tu me chéris, obtiens que je la voie :
 C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie ;
 Je ne pars point d'ici qu'au moins son fier dédain...

ELISE.

De grâce, différez l'effet de ce dessein.

D. GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ELISE, à part.

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
 Qui trouve les moyens de le faire en aller.

(A D. Garcie).

Demeurez donc, Seigneur, je m'en vais lui parler.

D. GARCIE.

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
 Celui dont les avis ont causé mon offense ;
 Que Don Lope jamais...

SCÈNE VII.

D. GARCIE, D. ALVAR.

D. GARCIE, regardant par la porte entr'ouverte.

Que vois-je, ô justes Cieux !

Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux ?
 Ah ! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles.
 Voilà le comble affreux de mes peines mortelles ;
 Voici le coup fatal qui devait m'accabler ;
 Et, quand par des soupçons je me sentais troubler,

C'était, c'était le Ciel dont la sourde menace
Présageait à mon cœur cette horrible disgrâce.

D. ALVAR.

Qu'avez-vous vu, Seigneur, qui vous puisse émouvoir ?

D. GARCIE.

J'ai vu ce que mon âme a peine à concevoir,
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonnerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... le destin... Je ne saurais parler.

D. ALVAR.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

D. GARCIE.

J'ai vu... vengeance, ô Ciel !

D. ALVAR.

Quelle atteinte soudaine...

D. GARCIE.

J'en mourrai, Don Alvar, la chose est bien certaine.

D. ALVAR.

Mais, Seigneur, qui pourrait...

D. GARCIE.

Ah ! tout est ruiné,

Je suis, je suis trahi, je suis assassiné ;
Un homme (sans mourir te le puis-je bien dire) ?
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire !

D. ALVAR.

Ah ! Seigneur, la princesse est vertueuse au point...

D. GARCIE.

Ah ! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,
Don Alvar ; c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

D. ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant ;
Et de croire qu'une âme à la vertu nourrie
Se puisse...

D. GARCIE.

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie :

Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

D. ALVAR, à part.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

D. GARCIE.

Ah ! que sensiblement cette atteinte me touche !
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir.
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir ?

SCÈNE VIII.

D. ELVIRE, D. GARCIE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Hé bien ! que voulez-vous, et quel espoir, de grâce,
Après vos procédés, peut flatter votre audace ?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter ?
Et que me direz-vous que je doive écouter ?

D. GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable,
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous.

D. ELVIRE.

Ah ! vraiment, j'attendais l'excuse d'un outrage ;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

D. GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras,
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant, sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'était inconnu ?
O Ciel ! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes.
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme :
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux,
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que sans être vengé
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur :
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte,
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens,

Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
 Non, non, n'espérez rien, après un tel outrage ;
 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.
 Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
 Il faut que mon amour se venge avec éclat,
 Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
 Et que mon désespoir achève par moi-même.

D. ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté ?
 Et pourrai-je à mon tour parler en liberté ?

D. GARCIE.

Et par quels beaux discours que l'artifice inspire...

D. ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
 Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr ;
 Sinon, faites au moins que je puisse jouir
 De deux ou trois moments de paisible audience.

D. GARCIE.

Hé bien ! j'écoute. O Ciel ! quelle est ma patience !

D. ELVIRE.

Je force ma colère, et veux sans nulle aigreur
 Répondre à ce discours si rempli de fureur.

D. GARCIE.

C'est que vous voyez bien...

D. ELVIRE.

Ah ! j'ai prêté l'oreille

Autant qu'il vous a plu ; rendez-moi la pareille.
 J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
 Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
 Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
 Et rien que la raison rende moins supportable.
 Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
 Applique tous ses soins à me persécuter,
 Qui dans tout cet amour que sa bouche m'exprime
 Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime,
 Rien, au fond de ce cœur, qu'ont pu blesser mes yeux
 Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des Cieux,
 Et de mes actions défende l'innocence
 Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
 Oui, je vois... ah ! surtout ne m'interrompez point,
 Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point
 Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
 Que, quand tout l'univers douterait de ma gloire,
 Il voudrait contre tous en être le garant,
 Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
 On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
 Aucune occasion de soupçonner mon âme.

Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
 Que sans être blessé l'amour ne souffre pas.
 Loin d'agir en amant qui plus que la mort même
 Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
 Qui se plaint doucement et cherche avec respect
 A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
 A toute extrémité dans ses doutes il passe,
 Et ce n'est que fureur, qu'injure et que menace.
 Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
 Sur tout ce qui devrait me le rendre odieux,
 Et lui donner moyen, par une bonté pure,
 De tirer son salut d'une nouvelle injure.
 Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
 Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
 J'aurais tort de vouloir démentir votre vue,
 Et votre âme sans doute a dû paraître émue.

D. GARCIE.

Et n'est-ce pas...

D. ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
 Et vous allez savoir ma résolution.
 Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse.
 Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
 Et ce que votre cœur pourra délibérer
 Va vous y faire choir ou bien vous en tirer.
 Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
 Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
 Et ne demandez point d'autre preuve que moi
 Pour condamner l'erreur du trouble où je vous vois ;
 Si de vos sentiments la prompte déférence
 Veut, sur ma seule foi, croire mon innocence,
 Et de tous vos soupçons démentir le crédit
 Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
 Cette soumission, cette marque d'estime,
 Du passé dans ce cœur efface tout le crime ;
 Je rétracte à l'instant ce qu'un juste courroux
 M'a fait dans la chaleur prononcer contre vous,
 Et, si je puis un jour choisir ma destinée
 Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
 Mon honneur, satisfait de ce respect soudain,
 Promet à votre amour et mes vœux et ma main.
 Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire :
 Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire
 Que vous me refusiez de me faire entre nous
 Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux ;
 S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
 Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,

Et que de votre esprit les ombrages puissants
 Forcent mon innocence à convaincre vos sens
 Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
 D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage,
 Je suis prête à le faire, et vous serez content ;
 Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
 A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même ;
 Et j'atteste du Ciel la puissance suprême
 Que, quoique le destin puisse ordonner de nous,
 Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
 Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire :
 Avisez maintenant celui qui peut vous plaire.

D. GARCIE

Juste Ciel ! jamais rien peut-il être inventé
 Avec plus d'artifice et de déloyauté ?
 Tout ce que des enfers la malice étudie
 A-t-il rien de si noir que cette perfidie ?
 Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
 Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur ?
 Ah ! que vous savez bien ici contre moi-même,
 Ingrate, vous servir de ma faiblesse extrême,
 Et ménager pour vous l'effort prodigieux
 De ce fatal amour né de vos traîtres yeux !
 Parce qu'on est surprise et qu'on manque d'excuse,
 D'un offre¹ de pardon on emprunte la ruse ;
 Votre feinte douceur forge un amusement
 Pour divertir l'effet de mon ressentiment,
 Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
 Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
 Oui, vos dextérités veulent me détourner
 D'un éclaircissement qui vous doit condamner,
 Et votre âme, feignant une innocence entière,
 Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
 Qu'à des conditions qu'après d'ardents souhaits
 Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais.
 Mais vous serez trompée en me croyant surprendre ;
 Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
 Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
 Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

D. ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
 De ne plus rien prétendre au cœur de Done Elvire.

D. GARCIE.

Soit, je souscris à tout et mes vœux aussi bien,
 En l'état où je suis ne prétendent plus rien.

1. Offre était alors des deux genres.

D. ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

D. GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites,
Et c'est moi bien plutôt qui doit vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir.
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

D. ELVIRE.

Ah ! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté ;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice,
Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.

(A D. Garcie).

Elise... A cet éclat vous voulez me forcer,
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

(Elise entre).

Faites un peu sortir la personne chérie...
Allez, vous m'entendez, dites que je l'en prie.

D. GARCIE.

Et je puis...

D. ELVIRE.

Attendez ; vous serez satisfait.

ELISE, à part.

Voici de son jaloux sans doute un nouveau trait.

D. ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère ;
Et surtout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

(Lui montrant D. Ignès).

Voici, grâce au Ciel, ce qui les a fait naître,
Ces soupçons obligeants que l'on me fait paraître :
Voyez bien ce visage, et si de Done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connaissent les traits.

SCÈNE IX.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÈS, D. ALVAR, ELISE.

D. GARCIE.

O Ciel !

D. ELVIRE.

Si la fureur dont votre âme est émue
Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter,

Sa mort est une adresse au besoin inventée
 Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée,
 Et sous un tel habit elle cachait son sort
 Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.

(A D. Ignès).

Madame, pardonnez s'il faut que je consente
 A trahir vos secrets et tromper votre attente ;
 Je me vois exposée à sa témérité ;
 Toutes mes actions n'ont plus de liberté,
 Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
 Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
 Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
 De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
 Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte
 Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(A D. Garcie).

Jouissez à cette heure en tyran absolu
 De l'éclaircissement que vous avez voulu ;
 Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
 De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire,
 Et, si je puis jamais oublier mes serments,
 Tombent sur moi du ciel les plus grands châtiments !
 Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
 Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre !

(A D. Ignès).

Allons, Madame, allons, ôtons-nous de ces lieux,
 Qu'infectent les regards d'un monstre furieux ;
 Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
 Evitons les effets de sa rage animée,
 Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
 Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

D. IGNÈS.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
 A la même vertu vient de faire une offense.

(D. Ignès et D. Elvire se retirent).

D. GARCIE.

Quelles tristes clartés dissipent mon erreur,
 Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
 Et ne laissent plus voir à mon âme abattue
 Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue !
 Ah ! Don Alvar, je vois que vous avez raison ;
 Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison,
 Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
 Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
 Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
 Qu'une âme consumée ait jamais mis au jour,
 Si, par ses mouvements, qui font toute ma peine,

Cet amour à tous coups se rend digne de haine ?
 Il faut, il faut venger par mon juste trépas
 L'outrage que j'ai fait à ses divins appas ;
 Aussi bien, quel conseil aujourd'hui puis-je suivre ?
 Ah ! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimais à vivre.
 Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
 Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

D. ALVAR.

Seigneur.

D. GARCIE.

Non, Don Alvar, ma mort est nécessaire ;
 Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire ;
 Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
 Rende à cette princesse un service éclatant ;
 Et je veux me chercher dans cette illustre envie
 Les moyens glorieux de sortir de la vie,
 Faire, par un grand coup qui signale ma foi,
 Qu'en expirant pour elle, elle ait regret à moi,
 Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :
 « C'est par son trop d'amour qu'il m'avait outragée ».
 Il faut que de ma main un illustre attentat
 Porte une mort trop due au sein de Mauregat,
 Que j'aie prévenir par une belle audace
 Le coup dont la Castille avec bruit le menace ;
 Et j'aurai des douceurs, dans mon instant fatal,
 De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

D. ALVAR.

Un service, Seigneur, de cette conséquence,
 Aurait bien le pouvoir d'effacer votre offense ;
 Mais hasarder...

D. GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
 Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

D. ALVAR, ELISE.

D. ALVAR.

Oui, jamais il ne fut de si rude surprise :
Il venait de former cette haute entreprise ;
A l'avidé désir d'immoler Mauregat
De son prompt désespoir il tournait tout l'éclat ;
Ses soins précipités voulaient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortait de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival qu'il voulait prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensait obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et pousse, dans ce jour, Don Alphonse à paraître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ELISE.

Oui, Done Elvire a su ces nouvelles semées,
Et du vieux Don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon, dans ce jour,
De Don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour,
Et c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frère
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que Don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

D. ALVAR.

Ce coup au cœur du prince...

ELISE.

Est sans doute bien rude,

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude ;
 Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
 Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé,
 Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante,
 La princesse ait fait voir une âme fort contente
 De ce frère qui vient, et de la lettre aussi.
 Mais...

SCÈNE II.

D. ELVIRE, D. ALVAR, ELISE, D. IGNÈS.

D. ELVIRE.

Faites, Don Alvar, venir le prince ici.

(A D. Ignès).

Souffrez que devant vous je lui parle, Madame,
 Sur cet événement dont on surprend mon âme,
 Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement
 Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
 Sa disgrâce imprévue a pris droit de l'éteindre ;
 Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre,
 Et le Ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
 N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.
 Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
 A jamais n'être à lui me tenait engagée ;
 Mais, quand par les destins il est exécuté,
 J'y vois pour son amour trop de sévérité,
 Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
 M'efface son offense et lui rend ma tendresse.
 Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
 Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
 Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
 A consoler le sort d'un amant misérable ;
 Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
 Cette compassion que je lui veux prêter.

D. IGNÈS.

Madame, on aurait tort de trouver à redire
 Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire.
 Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
 De ce coup surprenant marque assez la douleur.

SCÈNE III.

D. GARCIE, D. ELVIRE, D. IGNÈS, ELISE.

D. GARCIE.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
 Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...

D. ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment :
 Votre sort dans mon âme a fait du changement,
 Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
 Ma colère est éteinte et notre paix est faite.
 Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
 Que fait sur lui du Ciel éclater le courroux,
 Bien que ses noirs soupçons aient offensé ma gloire
 Par des indignités qu'on aurait peine à croire,
 J'avouerai toutefois que je plains son malheur,
 Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur ;
 Que je hais les faveurs de ce fameux service,
 Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
 Et voudrais bien pouvoir racheter les moments
 Où le sort contre vous n'armait que mes serments.
 Mais enfin vous savez comme nos destinées
 Aux intérêts publics sont toujours enchainées,
 Et que l'ordre des Cieux, pour disposer de moi,
 Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi.
 Cédez comme moi, Prince, à cette violence
 Où la grandeur soumet celles de ma naissance ;
 Et, si de votre amour les déplaisirs sont grands,
 Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
 Et ne se serve point contre un coup qui l'étonne
 Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne ;
 Ce vous serait sans doute un indigne transport
 De vouloir dans vos maux lutter contre le sort,
 Et, lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
 La soumission prompte est grandeur de courage.
 Ne résistez donc point à ses coups éclatants,
 Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends,
 Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
 Ce que mon triste cœur a résolu de rendre ;
 Et ce fatal hommage où mes vœux sont forcés
 Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

D. GARCIE.

C'est faire voir, Madame, une bonté trop rare
 Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare ;
 Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
 Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
 En l'état où je suis, je n'ai rien à vous dire ;
 J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire,
 Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
 Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
 Par où pourrais-je, hélas ! dans ma vaste disgrâce,
 Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?
 Mon amour s'est rendu mille fois odieux,

Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
 Qui replace mon frère au trône paternel.
 Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,
 Usez en généreux de tous vos avantages,
 Et ne permettez pas que ce coup glorieux
 Jette sur moi, Seigneur, un joug impérieux,
 Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
 S'obstine à triompher d'un refus légitime,
 Et veuille que ce frère, où¹ l'on va m'exposer,
 Commence d'être roi pour me tyranniser.
 Léon a d'autre prix dont, en cette occurrence,
 Il peut mieux honorer votre haute vaillance,
 Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas
 Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
 Peut-on être jamais satisfait en soi-même
 Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime ?
 C'est un triste avantage, et l'amant généreux
 A ces conditions refuse d'être heureux ;
 Il ne veut rien devoir à cette violence
 Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,
 Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé
 Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
 Ce n'est pas que ce cœur au mérite d'un autre
 Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre :
 Non, Seigneur, j'en répons, et vous donne ma foi
 Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi,
 Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

D. SYLVE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
 Madame, et par deux mots je vous l'eusse épargné
 Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
 Je sais qu'un bruit commun qui partout se fait croire
 De la mort du tyran me veut donner la gloire ;
 Mais le seul peuple, enfin, comme on nous fait savoir,
 Laisant par Don Louis échauffer son devoir,
 A remporté l'honneur de cet acte héroïque,
 Dont mon nom est chargé par la rumeur publique ;
 Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
 C'est que, pour appuyer son illustre projet,
 Don Louis fit semer, par une feinte utile,
 Que, secondé des miens, j'avais saisi la ville,
 Et par cette nouvelle il a poussé les bras
 Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
 Par son zèle prudent il a su tout conduire,

1. Où se disait alors quelquefois pour *auquel*, aujourd'hui on ne l'emploie plus que lorsqu'il se rapporte à un nom de chose.

Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire.
 Mais dans le même instant un secret m'est appris
 Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
 Vous attendez un frère, et Léon son vrai maître ;
 A vos yeux maintenant le ciel le fait paraître :
 Oui, je suis Don Alphonse, et mon sort conservé¹,
 Et sous le nom du sang de Castille élevé,
 Est un fameux effet de l'amitié sincère
 Qui fut entre son prince et le roi notre père.
 Don Louis du secret a toutes les clartés,
 Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
 D'autres soins maintenant occupent ma pensée
 Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
 Que ma flamme querelle un tel événement,
 Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant ;
 Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
 Le changement qu'en eux a prescrit la nature,
 Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
 De l'amour dont pour vous mon cœur était touché
 Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
 Que les chères douceurs de sa première chaîne,
 Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
 Ce que de ses bontés a mérité l'excès.
 Mais son sort incertain rend le mien misérable,
 Et, si ce qu'on en dit se trouvait véritable,
 En vain Léon m'appelle et le trône m'attend,
 La couronne n'a rien à me rendre content,
 Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
 D'en couronner l'objet où le Ciel me renvoie,
 Et pour voir réparer par ces justes tributs
 L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
 Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
 Ce que de son destin mon âme peut apprendre ;
 Instruisez-m'en, de grâce, et, par votre discours,
 Hâtez mon désespoir ou le bien de mes jours.

D. ELVIRE.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
 Seigneur : ces nouveautés² ont droit de me confondre.
 Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
 Si Done Ignès est morte ou respire le jour ;
 Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
 Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

1. « Mon sort conservé, et sous le nom du sang de Castille élevé », est une de ces expressions de mauvais goût dont il se trouve malheureusement trop d'exemples dans la pièce de *Don Garcia*.

2. *Nouveautés* est pris ici pour « nouvelles ».

Et, quelque heureux succès que le sort^h me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

D. ELVIRE.

Non, non, de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon âme un plus doux sentiment;
Par lui de mes serments je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs, m'ont touchée;
J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du Ciel fait pencher l'influence,
Et, pour tout dire, enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi sans me gêner peut me donner à vous.

D. GARCIE.

Ciel! dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie!

D. SYLVE, ou D. ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos Etats;
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle.
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,
Et par notre présence et nos soins différents
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN.

L'ÉCOLE DES MARIS

Comédie

1661

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS

FRÈRE UNIQUE DU ROI

MONSEIGNEUR,

Je fais voir icy à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la teste de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage estrange, et quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statuë de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs-triumpaux superbes dans une meschante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ay eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ay d'estre à VOSTRE ALTESSE ROYALE m'a imposé une nécessité absoluë de luy dedier le premier ouvrage que je mets de moy-mesme au jour. Ce n'est pas un present que je luy fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommages ne sont jamais regardez par les choses qu'ils portent. J'ay donc osé, MONSEIGNEUR, dedier une bagatelle à VOSTRE ALTESSE ROYALE, parce que je n'ay pû m'en dispenser; et, si je me dispense icy de m'estendre sur les belles et glorieuses veritez qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste apprehension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses, et tout ce que j'ay prétendu dans cette epistre, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-mesme, MONSEIGNEUR, avec toute la soumission possible, que je suis,

De Votre Altesse Royale,

*Le tres-humble, tres-obeissant et tres-fidelle
serviteur,*

J.-B. P. MOLIERE.

PERSONNAGES

SGANARELLE, } frères.
ARISTE, }
ISABELLE, } sœurs.
LÉONOR, }
LISETTE, suivante de Léonor.
VALÈRE, amant d'Isabelle.
ERGASTE, valet de Valère.
LE COMMISSAIRE.
LE NOTAIRE.

La scène est à Paris.

L'ÉCOLE DES MARIS

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

SGANARELLE, ARISTE

SGANARELLE.

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend ;
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage
Et soyez assez vieux pour devoir être sage,
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections :
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,

Mon frère.

ARISTE.

Grand merci, le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrais bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre.

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société,
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir !
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné (car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler),
Ne voudriez point, dis-je, sur ces matières
De vos jeunes muguets m'inspirer les manières,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure ;
De ces petits pourpoints des les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants ;
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces
Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses ;
De ces souliers mignons de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus,
Et de ces grands canons, où, comme en des entraves,
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants¹ ?
Je vous plairais sans doute équipé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
Ni rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchéris sur la mode,
Et qui dans ses excès, dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux ;

¹ *Volants* est employé ici dans le sens d'ailes de moulin à vent.

Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez ¹
A me venir toujours jeter mon âge au nez,
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voie
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joie,
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devait ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée
Sans se tenir encor malpropre et rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement :
Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode ;
Un bon pourpoint bien long et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud ;
Un haut-de-chausse fait justement pour ma cuisse,
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux.
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCÈNE II.

LÉONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE, SGANARELLE.

LÉONOR, à Isabelle.

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE.

Bien vous prend que son frère ait toute une autre humeur,
Madame, et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

1. Il y a ici une ellipse qui n'est pas heureuse. Ariste veut dire
« C'est un étrange fait que celui du soin que vous prenez ».

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

LISETTE.

Ma foi, je l'enverrais au diable avec sa fraise.
Et...

SGANARELLE.

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise ?

LÉONOR.

Nous ne savons encore, et je pressais ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur ;
Mais...

SGANARELLE.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,
Vous n'avez qu'à courrir, vous voilà deux ensemble ;
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît de sortir.

ARISTE.

Eh ! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE.

La jeunesse

Veut...

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor ?

SGANARELLE.

Non pas, mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais.

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt, enfin, que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt ?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur père
Nous commit leur conduite à son heure dernière,
Et, nous chargeant tous deux ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,
Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance,
Et de père et d'époux donner pleine puissance.
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi je me chargeai du soin de celle-ci :
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre,

Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble...

SGANARELLE.

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante,
Je le veux bien; qu'elle ait et laquais et suivante,
J'y consens; qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée¹ en liberté,
J'en suis fort satisfait; mais j'entends que la mienne,
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement :
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir;
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est faible, et j'entends tous les bruits;
Je ne veux point porter de cornes, si je puis,
Et, comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends corps pour corps pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je crois...

SGANARELLE.

Taisez-vous;

Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LÉONOR.

Quoi donc, Monsieur...

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, sans langage²,

Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret ?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gêtez, puisqu'il faut parler net ;

Vos visites ici ne font que me déplaire,

Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi ?

1. *Fleurer*, est tiré de l'expression *conter fleurette*, propos galants adressés à une femme. — De là est venu le mot anglais *flirt* (pron. fleurter).

2. *Sans langage*, c'est-à-dire : taisez-vous.

J'ignore de quel œil elle voit tout ceci,
 Mais je sais ce qu'en moi ferait la défiance,
 Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
 Nous sommes bien peu sœurs s'il faut que chaque jour
 Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infâmes :
 Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
 Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
 Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
 Notre honneur est, Monsieur, bien sujet à faiblesse,
 S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse.
 Pensez-vous, après tout, que ces précautions
 Servent de quelque obstacle à nos intentions,
 Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
 Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête ?
 Toutes ces gardes-là sont visions de fous ;
 Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous :
 Qui nous gêne se met en un péril extrême,
 Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
 C'est nous inspirer presque un désir de pécher
 Que montrer tant de soin de nous en empêcher,
 Et, si par un mari je me voyais contrainte,
 J'aurais fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE.

Voilà, beau précepteur, votre éducation,
 Et vous souffrez cela sans nulle émotion ?

ARISTE.

Mon frère, son discours ne doit que faire rire ;
 Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
 Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté.
 On le retient fort mal par tant d'austérité,
 Et les soins défiants les verrous et les grilles
 Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
 C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
 Non la sévérité que nous leur faisons voir.
 C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
 Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte ;
 En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
 Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,
 Et je ne tiendrais, moi, quelque soin qu'on se donne,
 Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
 A qui, dans les désirs qui pourraient l'assaillir,
 Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela !

ARISTE.

Soit; mais je tiens sans cesse
 Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
 Reprendre ses défauts avec grande douceur,
 Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
 Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :
 Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
 A ses jeunes désirs j'ai toujours consenti,
 Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti;
 J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
 Les divertissements, les bals, les comédies :
 Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
 Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
 Et l'école du monde en l'air dont il faut vivre
 Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
 Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds :
 Que voulez-vous ? je tâche à contenter ses vœux,
 Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
 Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
 Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
 Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser ;
 Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
 Et je laisse à son choix liberté tout entière.
 Si quatre mille écus de rente bien venants,
 Une grande tendresse et des soins complaisants
 Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
 Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
 Elle peut m'épouser ; sinon choisir ailleurs :
 Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs,
 Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée
 Que si contre son gré sa main m'était donnée.

SGANARELLE.

Hé ! qu'il est doux c'est tout sucre et tout miel.

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grâce au Ciel ;
 Je ne suivrais jamais ces maximes sévères
 Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
 Ne se retranche pas avec facilité,
 Et tous ses sentiments suivront mal votre envie
 Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoi ?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sais.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé ?

SGANARELLE.

Quoi ! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoi non ?

SGANARELLE.

Vos désirs lui seront complaisants
Jusques à lui laisser et mouches et rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir en cervelle troublée
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée ?

ARISTE.

Oui, vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux ?

ARISTE.

Et quoi donc ?

SGANARELLE.

Qui joueront et donneront cadeaux¹ ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point souï.

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.

(A Isabelle).

Rentrez pour n'ouïr point cette pratique infâme.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

1. Un *cadeau* était une partie de plaisir, un repas, qu'on offrait à des femmes.

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir si l'on le fait cocu !

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître ;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur. O ! que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi ;
Il s'y peut assurer, mais sachez que mon âme
Ne répondrait de rien si j'étais votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous ;
Mais c'est pain béni, certes, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite et des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
Adieu, changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est le mauvais parti.
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

O ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille maîtresse et coquette suprême,
Des valets impudents : non, la sagesse même
N'en viendrait pas à bout, perdrait sens et raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourrait perdre, dans ces hantises¹,
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises,
Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE III.

ERGASTE, VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE, à *Ergaste*.

Ergaste, le voilà, cet Argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

1. *Hantise*, fréquentation.

SGANARELLE, *à part.*

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant ?

VALÈRE.

Je voudrais l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connaissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composait si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine, absolue,
Ne prend...

VALÈRE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil, peut-être, est de ce côté-ci :
Passons du côté droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'ici.

Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALÈRE.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu ! j'ai cru qu'on parlait. Aux champs, grâce aux Cieux,
Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plait-il ? Les oreilles me cornent.

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...
Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul godelureau¹

Ne vient... que diable... encor ? que de coups de chapeau !

VALÈRE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être ?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALÈRE.

Mais quoi ? l'honneur de vous connaître

1. Un *godelureau* est un jeune étourdi qui fait la cour à toutes les femmes. Ménage veut que ce mot ait pour origine *gaudere*, se réjouir. Littré, dans son *Dictionnaire*, lui attribue une autre étymologie, et ce qui paraît lui donner raison, c'est que le mot s'est écrit *goguelureau* et *gatureau*.

Est un si grand bonheur, est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avais un grand désir.

SGANARELLE.

Soit.

VALÈRE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grâce à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

VALÈRE.

Mais, Monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALÈRE.

Il est vrai ; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.

Vous irez voir, Monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance ?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALÈRE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part ;
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le temps ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALÈRE.

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALÈRE.

Sans doute, on ne peut pas mieux dire :
Cette réponse est juste, et le bon sens paraît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyais l'âme trop occupée,
J'irais parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCÈNE IV.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que dis-tu de ce bizarre fou ?

ERGASTE.

Il a le repart brusque et l'accueil loup-garou.

VALÈRE.

Ah ! j'enrage.

ERGASTE.

Et de quoi ?

VALÈRE.

De quoi c'est que j'enrage ?

De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
 D'un dragon surveillant dont la sévérité
 Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui ait pour vous¹, et sur ces conséquences
 Votre amour doit fonder de grandes espérances.
 Apprenez, pour avoir votre esprit raffermi,
 Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
 Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
 Ont toujours du galant avancé les affaires.
 Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
 Et de profession je ne suis point galant ;
 Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
 Qui disaient fort souvent que leur plus grande joie
 Était de rencontrer de ces maris fâcheux
 Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux,
 De ces brutaux fieffés qui, sans raison ni suite,
 De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
 Et, du nom de mari fièrement se parant,
 Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.
 On en sait, disent-ils, prendre ses avantages,
 Et l'aigreur de la dame, à ces sortes d'outrages
 Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
 Est un champ à pousser les choses assez loin ;
 En un mot, ce vous est une attente assez belle
 Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE.

Mais, depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
 Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

1. *Ce qui fait pour vous, qui vous sert, qui vous est utile.*

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guère,
Et si j'avais été...

VALÈRE.

Mais qu'aurais-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'est là dedans servantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?

VALÈRE.

C'est un point dont mes vœux ne sont point informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALÈRE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver.
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Va, je sais la maison et connais la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, à part.

O Ciel, sois-moi propice, et seconde, en ce jour,
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère ?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre, et me laisse faire ;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE.

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi ;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II.

SGANARELLE, ERGASTE, VALÈRE.

SGANARELLE.

Ne perdons point de temps, c'est ici. Qui va là ?
Bon, je rêve. Holà ! dis-je, holà ! quelqu'un, holà !
Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venait tantôt de si douce manière ;
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...
Peste soit du gros bœuf¹ qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche !

1. L'exclamation : *Peste soit du gros bœuf !* s'adresse à Ergaste, qui vient de sortir brusquement.

VALÈRE.
Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE.
Ah ! c'est vous que je cherche.

VALÈRE.
Moi, Monsieur ?

SGANARELLE.
Vous. Valère est-il pas votre nom ?

VALÈRE.
Oui.

SGANARELLE.
Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALÈRE.
Puis-je être assez heureux pour vous rendre service ?

SGANARELLE.
Non, mais je prétends, moi, vous rendre un bon office,
Et c'est ce qui chez vous prend droit¹ de m'amener.

VALÈRE.
Chez moi, Monsieur ?

SGANARELLE.
Chez vous. Faut-il tant s'étonner ?

VALÈRE.
J'en ai bien du sujet et mon âme ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.
Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE.
Voulez-vous pas entrer ?

SGANARELLE.
Il n'en est pas besoin.

VALÈRE.
Monsieur, de grâce !

SGANARELLE.
Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE.
Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.
Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE.
Eh bien, il se faut rendre.

Vite, puisque Monsieur à cela se résout,
Donnez un siège ici.

SGANARELLE.
Je veux parler debout.

1. *Prend droit*, au lieu de « donne droit », ne peut passer pour très français.

VALÈRE.

Vous souffrir de la sorte ?

SGANARELLE.

Ah ! contrainte effroyable !

VALÈRE.

Cette incivilité serait trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une, que rien ne saurait égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire ;

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.

Voulez-vous m'écouter ?

VALÈRE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle ?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas ;
Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALÈRE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc, et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE.

Qui ? moi, Monsieur ?

SGANARELLE.

Oui, vous ; mettons bas toute feinte.

VALÈRE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'âme atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALÈRE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALÈRE.

Elle ?

SGANARELLE.

Elle ; est-ce assez dit ?

Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
 Elle vient de m'en faire entière confiance,
 Et de plus m'a chargé de vous donner avis
 Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
 Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
 N'a que trop de vos yeux entendu le langage ;
 Que vos secrets désirs lui sont assez connus,
 Et que c'est vous donner des soucis superflus
 De vouloir davantage expliquer une flamme
 Qui choque l'amitié que me garde son âme.

VALÈRE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc et net ;
 Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre âme est blessée,
 Elle vous eût plutôt fait savoir sa pensée
 Si son cœur avait eu, dans son émotion,
 A qui pouvoir donner cette commission ;
 Mais qu'enfin les douleurs d'une contrainte extrême
 L'ont réduite à vouloir se servir de moi-même
 Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
 Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit ;
 Que vous avez assez joué de la prunelle,
 Et que, si vous avez tant soit peu de cervelle,
 Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
 Voilà ce que j'avais à vous faire savoir.

VALÈRE.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure ?

SGANARELLE.

Le voilà bien surpris.

ERGASTE, à part.

Selon ma conjecture,

Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
 Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
 Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
 Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, à part.

Il en tient comme il faut.

VALÈRE.

Tu crois mystérieux...

ERGASTE.

Oui... mais il nous observe ; ôtons-nous de ses yeux.

SGANARELLE.

Que sa confusion paraît sur son visage !

Il ne s'attendait pas, sans doute, à ce message.

Appelons Isabelle. Elle montre le fruit
 Que l'éducation dans une âme produit ;
 La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
 Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCÈNE III.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE, *à part*.

J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,
 N'ait pas de mon avis compris l'intention,
 Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
 Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Eh bien ?

SGANARELLE.

Un plein effet

A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
 Il me voulait nier que son cœur fût malade ;
 Mais, lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
 Il est resté d'abord et muet et confus,
 Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah ! que me dites-vous ? J'ai bien peur du contraire,
 Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis ?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis
 Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
 J'ai vu dans ce détour un jeune homme paraître.
 Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
 Est venu me donner un bonjour surprenant,
 Et m'a droit dans ma chambre une boîte jetée
 Qui renferme une lettre en poulet cachetée.
 J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout,
 Mais ses pas de la rue avaient gagné le bout,
 Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie !

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
 Reporter boîte et lettre à ce maudit amant,

Et j'aurais pour cela besoin d'une personne...
Car d'oser à vous-même...

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne :
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi.
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon, voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah ! Ciel, gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoi

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi ?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre ;
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter,
Et je trouve à propos que toute cachetée
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connaisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui,
Que ses feux désormais perdent toute espérance
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton âme,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre désir ;
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde. Hélas ! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes,
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre repos.

SCÈNE IV.

SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE.

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,

Lorsque je vois en elle une fille si sage !
 C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
 Prendre un regard d'amour pour une trahison.
 Recevoir un poulet comme une injure extrême.
 Et le faire au galant reporter par moi-même !
 Je voudrais bien savoir, en voyant tout ceci,
 Si celle de mon frère en userait ainsi.
 Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.
 Holà !

ERGASTE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
 Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor
 Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
 Et qu'Isabelle en est puissamment irritée :
 Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée ;
 Il connaîtra l'état que l'on fait de ses feux,
 Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCÈNE V.

VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que vient de te donner cette farouche bête ?

ERGASTE.

Cette lettre, Monsieur, qu'avec cette boîte
 On prétend qu'ait reçu Isabelle de vous,
 Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux,
 C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
 Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

LETTRE.

Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut trouver bien hardi pour moi et le dessein de vous l'écrire et la manière de vous la faire tenir ; mais je me vois dans un état à ne plus garder de mesure : la juste horreur d'un mariage dont je suis menacée dans six jours me fait hasarder toutes choses, et, dans la résolution de m'en affranchir par quelque voie que ce soit, j'ai cru que je devais plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée ; ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait naître les sentiments que j'ai pour vous, mais c'est elle qui en précipite le témoignage, et qui me fait passer sur des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bientôt, et j'attends seulement que vous m'ayez marqué les intentions de votre amour pour vous faire savoir la

résolution que j'ai prise ; mais surtout songez que le temps presse, et que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot.

ERGASTE.

Hé bien ! Monsieur, le tour est-il d'original¹ ?
Pour une jeune fille, elle n'en sait pas mal.
De ces ruses d'amour la croirait-on capable ?

VALÈRE.

Ah ! je la trouve là tout à fait adorable ;
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié,
Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

ERGASTE.

La dupe vient, songez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE VI.

SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

SGANARELLE.

O ! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit² !
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
O ! que je sais au Roi bon gré de ces décri³ !
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie !
J'ai voulu l'acheter l'édit, expressément,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement,
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.
Envoierez-vous encor, Monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux ?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette
Friande de l'intrigue et tendre à la fleurette ;
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux.
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.

1. *D'original* se trouve dans toutes les éditions ; *original* suffisait pour le vers. Est-ce une faute d'impression qui s'est perpétuée, ou Molière a-t-il cherché une nuance de style en créant cette expression ?

2. Il s'agit d'un édit du 27 novembre 1660, relatif aux « passements, dentelles, broderies, guipures et autres choses semblables concernant la parure des vêtements ».

3. *Décri*, ordonnance lue à haute voix, et qui, suivant Littré, défendait spécialement de fabriquer, vendre ou porter certaines étoffes.

Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage :
Prenez visée ailleurs, et troussiez-moi bagage.

VALÈRE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand,
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vrai, c'est folie.

VALÈRE.

Aussi n'aurais-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas
Si j'avais pu savoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

Je n'ai garde à présent d'espérer ;
Je vous cède, Monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALÈRE.

Le droit de la sorte l'ordonne ;
Et de tant de vertus brille votre personne
Que j'aurais tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALÈRE.

Oui, oui, je vous quitte la place ;
Mais je vous prie au moins, et c'est la seule grâce,
Monsieur, que vous demande un misérable amant,
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment ;
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que, si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALÈRE.

Que, ne dépendant que du choix de mon âme
Tous mes desseins étaient de l'obtenir pour femme,
Si les destins en vous, qui captivez son cœur,
N'opposaient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALÈRE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
 Que jamais ses appas sortent de ma mémoire ;
 Que, quelque arrêt des Cieux qu'il me faille subir,
 Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir,
 Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
 C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, et je vais de ce pas
 Lui faire ce discours qui ne la choque pas ;
 Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
 Que de votre cerveau cette passion sorte.
 Adieu.

ERGASTE.

La dupe est bonne.

SGANARELLE.

Il me fait grand pitié,
 Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié ;
 Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
 De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.

SCÈNE VII.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
 Au poulet renvoyé sans se décacheter¹ ;
 Il perd toute espérance, enfin, et se retire ;
 Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
 Que du moins, en t'aimant, il n'a jamais pensé
 A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
 Et que, ne dépendant que du choix de son âme,
 Tous ses désirs étaient de t'obtenir pour femme,
 Si les destins en moi, qui captive ton cœur,
 N'opposaient un obstacle à cette juste ardeur ;
 Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
 Que jamais tes appas sortent de sa mémoire ;
 Que, quelque arrêt des Cieux qu'il lui faille subir,
 Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir,
 Et que, si quelque chose étouffe sa poursuite,
 C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite.

1. Au lieu de *sans se décacheter*, certaines éditions donnent *sans le décacheter*, qui ne lui est pas préférable. Grammaticalement il faudrait : « sans être décacheté », et c'est encore la première expression, celle de l'édition originale, qui s'en rapproche le plus.

Ce sont ses propres mots, et, loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, *bas*.

Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu ?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort,
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne savait pas tes inclinations,
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite...

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes ?
Est-ce être homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains,
Comme si j'étais fille à supporter la vie
Après qu'on m'aurait fait une telle infamie ?

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement,
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrètes
Qui l'on instruit si tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fites part ;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée,
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

O ! que pardonnez-moi :
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi...

SGANARELLE.

Il a tort, et ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie.
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindrait vos transports et mon ressentiment :
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée,

Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fais votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrais tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infâmes entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le dis,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant, va, ma petite femme ;
Je m'en vais le trouver et lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nierait en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre ;
Enfin, que, sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments,
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience ;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir :
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.
 Est-il une personne et plus sage et meilleure ?
 Ah ! que je suis heureux, et que j'ai de plaisir
 De trouver une femme au gré de mon désir !
 Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites
 Et non comme j'en sais, de ces franches coquettes
 Qui s'en laissent conter et font dans tout Paris
 Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
 Holà, notre galant aux belles entreprises !

SCÈNE VIII.

VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE.

Monsieur, qui vous ramène en ce lieu ?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALÈRE.

Comment ?

SGANARELLE.

Vous savez bien de quoi je veux parler.
 Je vous croyais plus sage, à ne vous rien celer :
 Vous venez m'amuser de vos belle paroles,
 Et conservez sous main des espérances folles.
 Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter ;
 Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
 N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
 De faire en votre esprit les projets que vous faites,
 De prétendre enlever une fille d'honneur,
 Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur ?

VALÈRE.

Qui vous a dit, Monsieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,
 Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
 Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix,
 Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense,
 Qu'elle mourrait plutôt qu'en souffrir l'insolence,
 Et que vous causerez de terribles éclats
 Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALÈRE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
 J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre ;
 Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
 Et je dois révéler l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si ? Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
 Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes ?
 Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur ?
 J'y consens volontiers pour vous tirer d'erreur.
 Suivez-moi : vous verrez s'il est rien que j'avance,
 Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

SCÈNE IX.

ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE.

ISABELLE.

Quoi ! vous me l'amenez ! Quel est votre dessein ?
 Prenez-vous contre moi ses intérêts en main,
 Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,
 M'obliger à l'aimer et souffrir ses visites ?

SGANARELLE.

Non, ma mie, et ton cœur pour cela m'est trop cher ;
 Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
 Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
 Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse,
 Et par toi-même enfin j'ai voulu sans retour
 Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE.

Quoi ! mon âme à vos yeux ne se montre pas toute,
 Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute ?

VALÈRE.

Oui, tout ce que Monsieur de votre part m'a dit,
 Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit ;
 J'ai douté, je l'avoue, et cet arrêt suprême,
 Qui décide du sort de mon amour extrême,
 Doit m'être assez touchant pour ne pas s'offenser
 Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre,
 Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre,
 Et je les tiens fondés sur assez d'équité
 Pour en faire éclater toute la vérité ;
 Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
 Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
 Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
 De mon cœur agité font tous les mouvements.
 L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
 A toute mon estime et toute ma tendresse,
 Et l'autre, pour le prix de son affection,
 A toute ma colère et mon aversion ;

La présence de l'un m'est agréable et chère,
 J'en reçois dans mon âme une allégresse entière,
 Et l'autre par sa vue inspire dans mon cœur
 De secrets mouvements et de haine et d'horreur ;
 Me voir femme de l'un est toute mon envie,
 Et, plutôt qu'être à l'autre, on m'ôterait la vie.
 Mais c'est assez montrer mes justes sentiments
 Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments.
 Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
 Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,
 Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
 D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu la seras dans peu.

ISABELLE.

Je sais qu'il est honteux
 Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais, en l'état où sont mes destinées,
 De telles libertés doivent m'être données,
 Et je puis sans rougir faire un aveu si doux
 A celui que déjà je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon âme.

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grâce, à me prouver sa flamme.

SGANARELLE.

Oui, tiens, baise ma main.

ISABELLE.

Que, sans plus de soupirs,
 Il conclue un hymen qui fait tous mes désirs,
 Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
 De n'écouter jamais les vœux d'autres personnes¹.

1. Après le troisième vers, on place le jeu de scène suivant, que n'ont pas donné les éditions imprimées du vivant de Molière : « Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valère ». L'édition Taschereau le traite de « charge grossière, indigne de Molière, et imaginé par quelque Isabelle pour obtenir des applaudissements à bon marché ». Il suffisait pourtant de jeter les yeux sur l'édition originale pour voir que c'est justement ce jeu de scène que représente la gravure qui l'accompagne.

SGANARELLE.

Aïe! aïe! mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en réponds ;
(à Valère).

Va, chut ! Vous le voyez, je ne lui fais pas dire¹,
Ce n'est qu'après moi seul que son âme respire.

VALÈRE.

Eh bien, Madame, eh bien, c'est s'expliquer assez ;
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la *présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse, et l'horreur est si forte...

SGANARELLE.

Eh! eh!

ISABELLE.

Vous offensé-je en parlant de la sorte ?
Fais-je...

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenni, je ne dis pas cela ;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALÈRE.

Oui, vous serez contente, et dans trois jours vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE.

Je plains votre infortune ;

Mais...

VALÈRE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune ;
Madame, assurément, rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon, sa douleur est extrême ;
Tenez, embrassez-moi : c'est un autre elle-même.

1. Le pronom *te* a disparu ici pour le besoin du vers.

SCÈNE X.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Jé le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,
 Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense :
 C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
 Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler...

ISABELLE.

Dès demain ?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer,
 Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
 Et tu voudrais déjà que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE.

O Ciel! inspire-moi ce qui peut le parer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIERE.

ISABELLE.

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre,
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grâce auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit ; allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O Ciel !

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne ; où vas-tu donc si tard ?
Tu disais qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allais renfermer, lorsque je t'ai laissée ;
Et tu m'avais prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jùsques à demain jour¹.

ISABELLE.

Il est vrai, mais...

SGANARELLE.

Hé quoi ?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vour en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc ? que pourrait-ce être ?

¹ *Demain jour*, qu'on ne dit plus, est tout aussi français que *demain matin* ou *demain soir*.

ISABELLE.

Un secret surprenant :

C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment ?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire ? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valère !

ISABELLE.

Eperdument.

C'est un transport si grand qu'il n'en est point de même¹,
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule à cette heure elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie
Si son âme n'obtient l'effet de son envie,
Que depuis plus d'un an d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenaient leur cœur,
Et que même ils s'étaient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine !

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui percerait l'âme,
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom,
Par la petite rue où ma chambre répond,
Lui peindre d'une voix qui contrefait la mienne
Quelques doux sentiments dont l'appât le retienne,
Et ménager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi, j'en suis courroucée.

« Quoi ! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée ?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour,

¹. De même n'est plus admis aujourd'hui comme synonyme de semblable. Il est pourtant encore très usité en Bretagne.

D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
D'un homme dont le Ciel vous donnait l'alliance » ?

SGANARELLE.

Il le mérite bien, et j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes ;
Mais elle m'a fait voir de si pressants desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterais son âme
Si je lui refusais ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit ;
Et, pour justifier cette intrigue de nuit
Où me faisait du sang relâcher la tendresse,
J'allais faire avec moi venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère ;
J'y pourrais consentir à l'égard de mon frère,
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors,
Et celle que je dois honorer de mon corps
Non seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée ;
Allons chasser l'infâme, et de sa passion...

ISABELLE.

Ah ! vous lui donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourrait se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre.
Puisque de son dessein je dois me départir¹,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Eh bien, fais.

ISABELLE.

Mais, surtout, cachez-vous, je vous prie,
Et sans lui dire rien daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi, je retiens mes transports ;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

1. On ne comprend pas bien qu'on puisse se départir du dessein d'un autre.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir, car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Jusqu'à demain, ma mie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère et lui conter sa chance !
Il en tient, le bonhomme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrais pas tenir vingt bons écus.

ISABELLE, *dans la maison.*

Oui, de vos déplaisirs, l'atteinte m'est sensible,
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible ;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu, retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte.
De peur qu'elle revint, fermons à clef la porte.

ISABELLE, *sortant.*

O Ciel, dans mes desseins ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE.

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE.

Dans mon trouble, du moins, la nuit me favorise.

SGANARELLE.

Au logis du galant ! Quelle est son entreprise ?

SCÈNE III.

VALÈRE, SGANARELLE, ISABELLE.

VALÈRE.

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là ?

ISABELLE.

Ne faites point de bruit,
Valère ; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne, ce n'est pas elle ;
De l'honneur, que tu fuis, elle suit trop les lois,
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE.

Mais, à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALÈRE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée,
Et je vous donne ici ma foi que, dès demain,
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE.

Pauvre sot qui s'abuse !

VALÈRE.

Entrez en assurance :
De votre Argus dupé je brave la puissance,
Et, devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui percerait le cœur.

SGANARELLE.

Ah ! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infâme, à ses feux asservie,
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux,
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La mémoire du père, à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà !

SCÈNE IV.

SGANARELLE, LE COMMISSAIRE, NOTAIRE ET SUITE.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Salut, Monsieur le commissaire,
Votre présence en robe est ici nécessaire ;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions...

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté¹.

LE COMMISSAIRE.

Quoi ?

SGANARELLE.

D'aller là-dedans et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble :
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi ;
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais...

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur ?

1. Molière emploie *hâté* dans le sens que nous donnons aujourd'hui à *pressé*, qui est seul resté.

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et sans bruit ayez l'œil que personne n'en sorte.
Vous serez pleinement contentés de vos soins ;
Mais ne vous laissez par graisser la patte au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment ! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.
Je vais faire venir mon frère promptement.
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
Je vais le réjouir, cet homme sans colère.
Holà !

SCÈNE V

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe ? Ah ! ah ! que voulez-vous, mon frère ?

SGANARELLE.

Venez, beau directeur, suranné damoiseau :
On veut vous faire voir quelque chose de beau.

ARISTE.

Comment ?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoi ?

SGANARELLE.

Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?

ARISTE.

Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je crois,
Au bal chez son amie.

SGANARELLE.

Eh ! oui, oui, suivez-moi.

Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter ?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien stylée :

Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur,

Et les soins défiants, les verrous et les grilles
 Ne font pas la vertu des femmes ni des filles ;
 Nous les portons au mal par tant d'austérité,
 Et leur sexe demande un peu de liberté.
 Vraiment, elle en a pris tout son soûl, la rusée,
 Et la vertu chez elle est fort humanisée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien,
 Et je ne voudrais pas, pour vingt bonnes pistoles,
 Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles.
 On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit :
 L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère,
 Que de nuit je l'ai vue y conduire ses pas,
 Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Léonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille ! Il est fort bon avec sa raillerie !
 Pauvre esprit, je vous dis et vous redis encor
 Que Valère chez lui tient votre Léonor,
 tq'ils s'étaient promis une foi mutuelle
 Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu.
 J'enrage ! Par ma foi, l'âge ne sert de guère
 Quand on n'a pas cela.

ARISTE.

Quoi ! vous voulez, mon frère...

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien ; suivez-moi seulement,
 Votre esprit tout à l'heure aura contentement ;
 Vous verrez si j'impose¹, et si leur foi donnée

1. *Imposer* et *en imposer* s'employaient indifféremment l'un pour l'autre. Aujourd'hui la distinction est établie : le premier signifie inspirer le respect, et le second mentir.

N'avait pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir,
Moi qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations,
De ne jamais gêner ses inclinations !

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déjà commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu :
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnements
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements.

ARISTE.

Moi, je n'aurai jamais cette faiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même ;
Mais je ne saurais croire enfin...

SGANARELLE.

Que de discours !

Allons, ce procès-là continuerait toujours.

SCÈNE VI.

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs, et, si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser :
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valère déjà, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, et ne veut point sortir
Que vos désirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VII.

LE COMMISSAIRE, VALÈRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE,
ARISTE.

VALÈRE, *à la fenêtre.*

Non, Messieurs, et personne ici n'aura l'entrée
Que cette volonté ne m'ait été montrée.
Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir ;
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance ;
Sinon, faites état de m'arracher le jour
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle,
Profitions de l'erreur.

ARISTE.

Mais est-ce Léonor...

SGANARELLE.

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc !

ARISTE.

Je veux savoir...

SGANARELLE.

Encor !

Vous taisez-vous, vous dis-je ?

VALÈRE.

Enfin, quoi qu'il advienne,

Isabelle a ma foi, j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE.

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause :

Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point vue.
Signez, la fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon frère :
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi ! tout ce mystère...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons ! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc, j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit, je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE.

Or çà, je vais vous dire

La fin de cette intrigue.

SCÈNE VIII.

LÉONOR, LISETTE, SGANARELLE, ARISTE.

LÉONOR.

O l'étrange martyre !

Que tous ces jeunes fous me paraissent fâcheux !
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi, je n'ai rien vu de plus insupportable,
Et je préférerais le plus simple entretien
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croient que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard ;

Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas...

SGANARELLE.

Oui, l'affaire est ainsi.

Ah ! je la vois paraître, et la servante aussi.

ARISTE.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre :
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté ;
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement,
Mais votre procédé me touche assurément,
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours ;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paraîtrait un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira nous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère... ?

SGANARELLE.

Quoi ! vous ne sortez pas du logis de Valère ?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui ?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui ?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures ?

SCÈNE IX.

ISABELLE, VALÈRE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE,
ERGASTE, LISETTE, LÉONOR, SGANARELLE,
ARISTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom :
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème.

Votre exemple condamne un tel emportement ;
Mais le sort nous traita nous deux diversement.

(à Sganarelle).

Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse :
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le Ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux ;
Je me suis reconnue indigne de vos vœux,
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre.

VALÈRE.

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, Monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frère, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procédés sont cause ;
Et je vois votre sort malheureux à ce point
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sais bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer,
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose,
Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE.

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette déloyauté confond mon jugement,
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne :
J'aurais pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela !
La meilleure est toujours en malice féconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE.

Bon !

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, Seigneur Valère ;
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

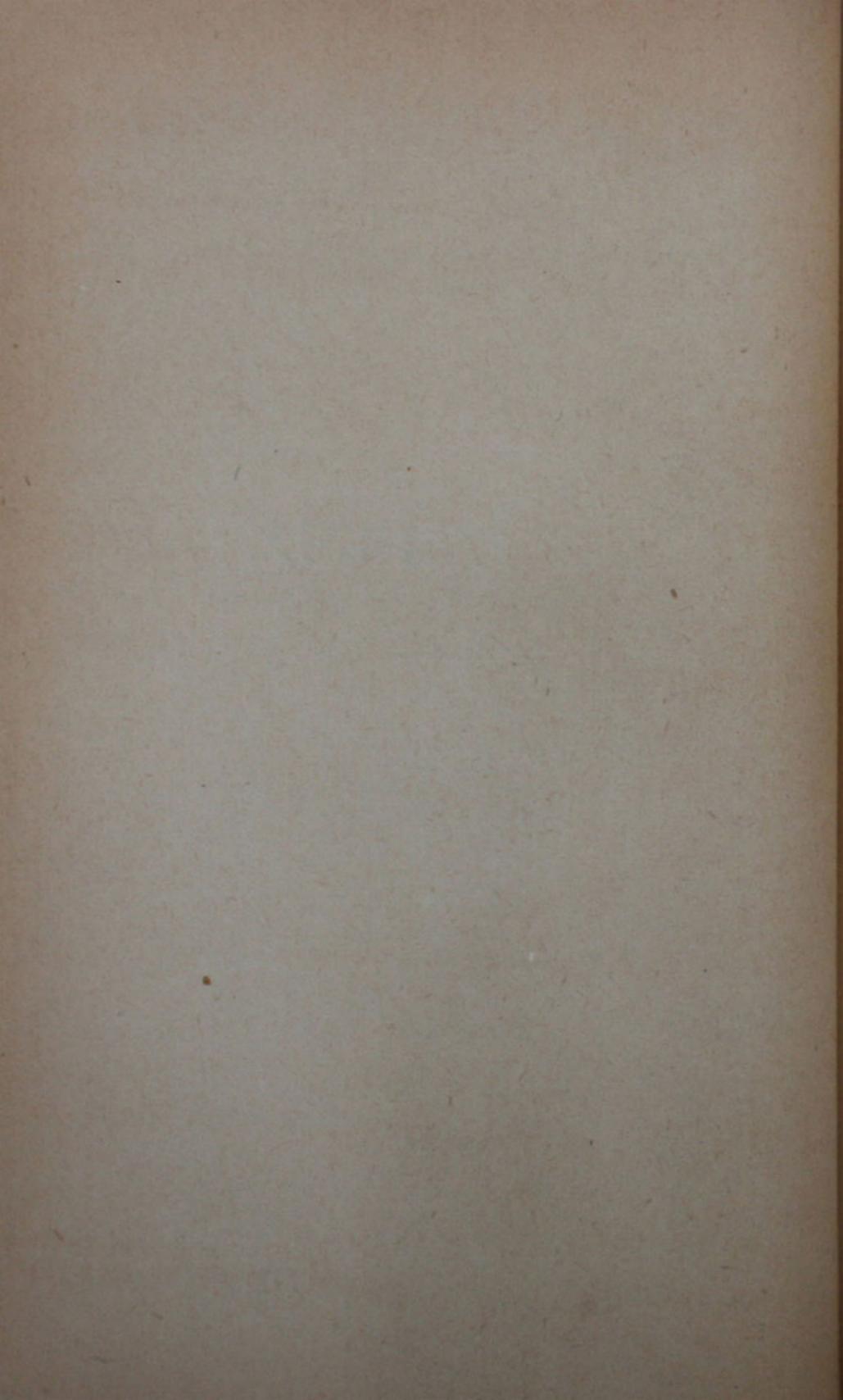
LISETTE, *au public.*

Vous, si vous connaissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous.

LES FACHEUX

Comédie

1661



AU ROY

SIRE,

J'adjouste une scene à la comedie, et c'est une espece de fascheux assez insupportable qu'un homme qui dedie un livre. VOSTRE MAJESTE en sçait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'huy qu'elle se voit en bute à la furie des epistres dedicatoires. Mais, bien que je suyve l'exemple des autres et me mette moy-mesme au rang de ceux que j'ay jouëz, j'ose dire toutesfois à VOSTRE MAJESTE que ce que j'en ay faict n'est pas tant pour luy presenter un livre que pour avoir lieu de luy rendre grace du succès de cette comedie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont VOSTRE MAJESTE honnora d'abord la piece, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'elle me donna d'y adjouster un caractere de fascheux dont elle eut la bonté de m'ouvrir les idées elle-mesme, et qui a esté trouvé par tout le plus beau morceau de l'ouvrage. Il faut avouër, SIRE, que je n'ay jamais rien fait avec tant de facilité ny si promptement que cet endroit où VOSTRE MAJESTE me commanda de travailler. J'avais une joye à luy obeir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses, et je conçois par là ce que je serois capable d'executer pour une comedie entiere si j'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nez en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOSTRE MAJESTE dans les grands emplois ; mais pour moy, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits, et je croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France que de contribuer¹ quelque chose au divertissement de son Roy. Quand je n'y réussiray pas, ce ne sera jamais par un defect de zele ny d'estude, mais seulement par un mauvais destin, qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute astigeroit sensiblement,

SIRE,

De Vostre Majesté,

*Le tres-humble, tres-obeissant et tres-fidelle
serviteur et sujet,*

J. B. P. MOLIERE.

1. Contribuer, verbe actif, est conforme à son étymologie latine, *contribuere*. Il n'est plus en usage aujourd'hui.

AVERTISSEMENT

Jamais entreprise au theatre ne fut si precipitée que celle-cy, et c'est une chose, je crois, toute nouvelle qu'une comedie ait esté conçëue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu* et en prétendre de la gloire, mais seulement pour prevenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aye pas mis icy toutes les especes de fascheux qui se trouvent. Je sçay que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville, et que, sans episodes, j'eusse bien pû en composer une comedie de cinq actes bien fournis, et avoir encor de la matiere de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'estoit impossible de faire un grand dessein, et de resver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me reduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns, et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je creus les plus propres à rejoür les augustes personnes devant qui j'avois à paroistre ; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit estre mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ry selon les regles : le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pieces que j'auray faites, et je ne desesperes pas de faire voir un jour, en grand autheur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut estre ne viendra point, je m'en remets assez aux decisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en deffendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouissance la piece fut composée¹, et cette feste a fait un tel éclat qu'il n'est pas necessaire d'en parler ; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez avec la comedie.

Le dessein estoit de donner un ballet aussi ; et, comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danceurs excellens, on fut contraint de separer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entre-actes de la comedie, afin que ces inter-

1. A l'occasion d'une fête donnée à Vaux, le 17 août 1664, par le surintendant Fouquet.

valles donnassent temps aux mesmes baladins de revenir sous d'autres habits. De sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la piece par ces manieres d'intermedes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comedie ; mais, comme le temps estoit fort precipité, et que tout cela ne fut pas réglé entierement par une mesme teste, on trouvera peut-estre quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comedie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un meslange qui est nouveau pour nos theatres, et dont on pourroit chercher quelques autoritez dans l'antiquité ; et, comme tout le monde l'a trouvé agreable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient estre meditées avec plus de loisir.

D'abord que la toille fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut sur le theatre en habit de ville, et, s'adressant au Roy avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en desordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le divertissement qu'elle sembloit attendre. En mesme temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a veüe, et l'agreable nayade qui parut dedans s'avança au bord du theatre, et, d'un air heroïque, prononça les vers que Monsieur Pelisson avoit faits, et qui servent de prologue.

PROLOGUE 1

*Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la Terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible :
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste,
Régler et ses Etats et ses propres désirs,
Joindre aux nobles travaux, les plus nobles plaisirs,
En ses justes projets jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir et tout entendre :
Qui peut cela peut tout ; il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, et, si Louis l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesse de leurs troncs, moindres divinités,
C'est Louis qui le veut, sortez, nymphes, sortez ;
Je vous montre l'exemple : il s'agit de lui plaire ;
Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,
Et paraissions ensemble aux yeux des spectateurs
Pour ce nouveau théâtre autant de vrais acteurs.*

Plusieurs dryades accompagnées de faunes et de satyres
sortent des arbres et des termes.

*Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude ;
Héroïque sauci, royale inquiétude,*

1. Ce prologue, ainsi que le dit Molière dans son Avertissement, est de Pellisson.

*Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
 Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
 Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
 Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
 Faire obéir¹ les lois, partager les bienfaits,
 Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
 Maintenir l'univers dans une paix profonde,
 Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
 Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir²
 A l'unique dessein de le bien divertir.
 Fâcheux, retirez-vous ; ou, s'il faut qu'il vous voie,
 Que ce soit seulement pour exciter sa joie.*

La naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paraître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.

1. *Obéir* n'est admis comme verbe actif que dans le cas spécial du participe passé *obéi* ; mais *faire obéir les lois* n'est pas français, et produit un remarquable contresens.

2. *Consentir*, signifiant contribuer, est employé dans un sens conforme à son étymologie, qui comporte l'idée de concours.

PERSONNAGES

ÉRASTE, amoureux d'Orphise.
LA MONTAGNE, valet d'Eraste.
ORPHISE,
ALCIDOR,
LYSANDRE,
ALCANDRE,
ALCIPE,
ORANTE, } fâcheux.
CLIMÈNE,
DORANTE,
CARITIDÈS,
ORMIN,
FILINTE,
DAMIS, tuteur d'Orphise.
L'ÉPINE, valet de Damis.
LA RIVIÈRE, ET DEUX CAMARADES.

La scène est à Paris.

LES FACHEUX

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né
Pour être de fâcheux toujours assassiné !
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce.
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui ;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui,
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à diner, de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire,
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étais sur le théâtre, en humeur d'écouter
La pièce qu'à plusieurs j'avais ouï vanter ;
Les acteurs commençaient, chacun prêtait silence,
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,

Un homme à grands canons est entré brusquement
 En criant : « Holà-ho ! un siège promptement » !
 Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
 Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
 « Eh ! mon Dieu ! nos Français, si souvent redressés,
 Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
 Ai-je dit, et faut-il, sur nos défauts extrêmes,
 Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
 Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
 Ce que chez nos voisins on dit partout de nous » !
 Tandis que là-dessus je haussais les épaules,
 Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles ;
 Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas,
 Et traversant encor le théâtre à grands pas,
 Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
 Au milieu du devant il a planté sa chaise,
 Et, de son large dos morguant les spectateurs,
 Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs.
 Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte ;
 Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
 Et se serait tenu comme il s'était posé,
 Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
 « Ah ! Marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
 Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse ».
 Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
 Que l'on me vit connu d'un pareil éventé.
 Je l'étais peu pourtant, mais on en voit paraître
 De ces gens qui de rien veulent fort vous connaître,
 Dont il faut au salut les baisers essayer,
 Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
 Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
 Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
 Chacun le maudissait, et moi, pour l'arrêter :
 « Je serais, ai-je dis, bien aise d'écouter.
 — Tu n'as point vu ceci, Marquis ? Ah ! Dieu me damne !
 Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne ;
 Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
 Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait ».
 Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire,
 Scène à scène averti de ce qui s'allait faire,
 Et jusques à des vers qu'il en savait par cœur,
 Il me les récitait tout haut avant l'acteur.
 J'avais beau m'en défendre, il a poussé sa chance ¹
 Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance,

1. Pousser sa chance, expression de joueur qui signifie continuer son jeu. *Chance* est le nom d'un jeu de dés.

Car les gens du bel air, pour agir galamment,
 Se gardent bien surtout d'ouïr le dénouement.
 Je rendais grâce au Ciel, et croyais, de justice,
 Qu'avec la comédie eût fini mon supplice ;
 Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
 Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,
 M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
 Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
 Et de ce qu'à la cour il avait de faveur,
 Disant qu'à m'y servir il s'offrait de grand cœur.
 Je le remerciais doucement de la tête,
 Minutant ¹ à tous coups quelque retraite honnête ;
 Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
 « Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé ».
 Et, sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche ² :
 « Marquis, allons au Cours ³ faire voir ma calèche ;
 Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
 En fait à mon faiseur faire une du même air ».
 Moi, de lui rendre grâce et, pour mieux m'en défendre,
 De dire que j'avais certain repas à rendre.
 « Ah ! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
 Et manque au maréchal, à qui j'avais promis.
 — De la chère, ai-je fait, la dose est trop peu forte
 Pour oser y prier des gens de votre sorte.
 — Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
 Et j'y vais pour causer avec toi seulement ;
 Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
 — Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
 — Tu te moques, Marquis, nous nous connaissons tous,
 Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux ».
 Je pestais contre moi l'âme triste et confuse
 Du funeste succès qu'avait eu mon excuse,
 Et ne savais à quoi je devais recourir
 Pour sortir d'une peine à me faire mourir,
 Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
 Et comblé de laquais et devant et derrière,
 S'est avec un grand bruit devant nous arrêté,
 D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
 Mon importun et lui courant à l'embrassade,
 Ont surpris les passants de leur brusque incartade ;
 Et, tandis que tous deux étaient précipités

1. *Minuter*, préparer.

2. *La donner sèche* à quelqu'un, lui donner une alarme sans ménagement.

3. Ce *Cours* est le Cours-la-Reine, promenade créée en 1616 sur les ordres de Marie de Médicis.

Dans les convulsions de leurs civilités,
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire,
 Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
 Et maudit ce fâcheux dont le zèle obstiné
 M'ôtait au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
 Tout ne va pas, Monsieur, au gré de notre envie.
 Le Ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux ;
 Et les hommes seraient, sans cela, trop heureux.

ERASTE.

Mais de tous mes fâcheux le plus fâcheux encore
 Est Damis, le tuteur de celle que j'adore.
 Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
 Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.
 Je crains d'avoir déjà passé l'heure promise,
 Et c'est dans cette allée où devait être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
 Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ERASTE.

Il est vrai ; mais je tremble, et mon amour extrême
 D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour que vous prouvez si bien,
 Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
 Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
 En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ERASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?

LA MONTAGNE.

Quoi ? vous doutez encor d'un amour confirmé ?

ERASTE.

Ah ! c'est malaisément qu'en pareille matière
 Un cœur bien enflammé prend assurance entière.
 Il craint de se flatter, et, dans ses divers soins¹,
 Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
 Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par devant se sépare.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

1. *Soins* est employé ici dans le sens latin de *cura*, soucis, inquiétudes.

ERASTE.
Ouf ! tu m'étrangles, fat ; laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.
Souffrez qu'on peigne un peu...

ERASTE.
Sottise sans pareille !
Tu m'as d'un coup de dent presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.
Vos canons...

ERASTE.
Laisse-les ; tu prends trop de souci.
LA MONTAGNE.
Ils sont tout chiffonnés.

ERASTE.
Je veux qu'ils soient ainsi,
LA MONTAGNE.
Accordez-moi du moins pour grâce singulière,
De frotter ce chapeau qu'on voit plein de poussière.

ERASTE.
Frotte donc puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.
Le voulez-vous porter fait comme le voilà ?

ERASTE.
Mon Dieu ! dépêche-toi.
LA MONTAGNE.
Ce serait conscience.

ERASTE, *après avoir attendu.*
C'est assez.

LA MONTAGNE.
Donnez-vous un peu de patience.
ERASTE.

Il me tue !

LA MONTAGNE.
En quel lieu vous êtes-vous fourré ?

ERASTE.
T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé ?

LA MONTAGNE.
C'est fait.

ERASTE.
Donne-moi donc.
LA MONTAGNE, *laissant tomber le chapeau.*

Aïe !
ERASTE.
Le voilà par terre !
Je suis fort avancé ! Que la fièvre te serre !

LA MONTAGNE.
Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ERASTE.

Il ne me plaît pas.
 Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
 Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire
 A force de vouloir trancher du nécessaire !

SCÈNE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Mais vois-je pas Orphise ? Oui, c'est elle qui vient.
 Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient ?

*(Il la salue comme elle passe, et elle, en passant,
 détourne la tête).*

Quoi ! me voir en ces lieux devant elle paraître,
 Et passer en feignant de ne me pas connaître !
 Que croire ? qu'en dis-tu ? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien de peur d'être fâcheux.

ERASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
 Dans les extrémités d'un si cruel martyr.
 Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.
 Que dois-je présumer ? Parle, qu'en penses-tu ?
 Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
 Et ne désire point trancher du nécessaire.

ERASTE.

Peste l'impertinent ! va-t'en suivre leurs pas ;
 Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, *revenant*.

Il faut suivre de loin ?

ERASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, *revenant*.

Sans que l'on me voie,
 Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie :

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
 Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, *revenant*.

Vous trouverai-je ici ?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde.

Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde !
(La Montagne s'en va).

Ah ! Que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
 Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous !
 Je pensais y trouver toutes choses propices,
 Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
 Cher Marquis, et d'abord je suis à toi venu.
 Comme à de mes amis il faut que je te chante
 Certain air, que j'ai fait, de petite courante¹,
 Qui de toute la cour contente les experts,
 Et sur qui plus de vingt ont déjà fait des vers.
 J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
 Et fais figure en France assez considérable ;
 Mais je ne voudrais pas, pour tout ce que je suis,
 N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.
 La, la, hem, hem ; écoute avec soin, je te prie.
(Il chante sa courante).
 N'est-elle pas belle ?

ERASTE.

Ah !

LYSANDRE.

Cette fin est jolie.

(Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite).
 Comment la trouves-tu ?

ERASTE.

Fort belle assurément.

LYSANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
 Et surtout la figure a merveilleuse grâce.

*(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire
 à Eraste les figures de la femme).*

Tiens, l'homme passe ainsi, puis la femme repasse ;
 Ensemble ; puis on quitte, et la femme vient là.
 Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
 Ce fleuret ? ces coupés² courant après la belle,

1. *Courante*, ancienne danse lente et grave, qui se dansait sur un air à trois temps.

2. *Fleuret* et *coupé*, deux pas de danse.

Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle ?

(Après avoir achevé).

Que t'en semble, Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là sont fins

ERASTE.

Je me moque pour moi des maîtres baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

Les pas donc...

ERASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LYSANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LYSANDRE.

Eh bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.

Si j'avais dessus moi ces paroles nouvelles,

Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ERASTE.

Une autre fois.

LYSANDRE.

Adieu, Baptiste¹ le très cher

N'a point vu ma courante, et je le vais chercher.

Nous avons pour les airs de grandes sympathies,

Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va chantant toujours).

ERASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,

De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,

Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances

D'applaudir bien souvent à leurs impertinences !

SCÈNE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule et vient de ce côté.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité !

1. *Baptiste* est l'un des prénoms de Jean-Baptiste Lulli, et celui dont on l'appelait familièrement.

J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine ;
Et ma raison voudrait que j'eusse de la haine !

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ERASTE.

Hélas ! je te l'avoue, et déjà cet aspect
A toute ma colère imprime le respect.

SCÈNE V.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse.
Serait-ce ma présence, Eraste, qui vous blesse ?
Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs ?

ERASTE.

Hélas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle,
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celui dont l'entretien vous a fait, à ma vue,
Passer...

ORPHISE, *riant*.

C'est de cela que votre âme est émue ?

ERASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur
Et d'abuser, ingrante, à maltraiter ma flamme,
Du faible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

ORPHISE.

Certes il en faut rire et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire,
Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sauraient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein,
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement défaire de la sorte,
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi,
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sottise bonté...

ERASTE.

Ah ! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté.
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant :
J'aurai pour vous respect jusques au monument¹.
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre ;
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre :
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas ;
J'en mourrai, mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentiments régneront dans votre âme,
Je saurai de ma part...

SCÈNE VI.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Marquis, un mot. Madame,
De grâce, pardonnez si je suis indiscret
En osant devant vous lui parler en secret.
Avec peine, Marquis, je te fais la prière ;
Mais un homme vient là de me rompre en visière,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'aïlles appeler.
Tu sais qu'en pareil cas ce serait avec joie
Que je te le rendrais en la même monnaie.

ERASTE, après être demeuré sans parler.

Je ne veux point ici faire le capitain ;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan.
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grâce,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras me puisse être imputé.
Un duel met les gens en mauvaise posture,
Et notre Roi n'est pas un monarque en peinture.
Il sait faire obéir les plus grands de l'État,

1. Jusques au monument, jusqu'au tombeau.

Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, Vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu. Cinquante fois au diable les fâcheux !
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ERASTE.

Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout, j'attends dans cette allée.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer, et, comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait,

(DEUXIÈME ENTRÉE)

des curieux viennent qui tournent autour de lui pour le connaître et font qu'il se retire encore pour un moment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE.

Mes fâcheux à la fin se sont-ils écartés ?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve, et, pour second martyr,
Je ne saurais trouver celle que je désire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au Ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Bonjour.

ERASTE, *à part.*

Et quoi ! toujours ma flamme divertie ¹ !

ALCIPE.

Console-moi, Marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis, hier, contre un Saint-Bouvain,
A qui je donnerais quinze points et la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable
Et qui ferait donner tous les joueurs au diable,
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire ;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulos rien faire.
Je porte l'as de trèfle, admire mon malheur,

1. *Divertie*, détournée : sens du latin *divertere*. *Se divertir*, dans le sens de se récréer, c'est se détourner d'occupations et d'idées sérieuses.

L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
 Et quitte, comme au point allait la politique,
 Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
 Sur mes cinq cœurs portés, la dame arrive encor,
 Qui me fait justement une quinte major ;
 Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise extrême,
 Des bas carreaux sur table étale une sixième.
 J'en avais écarté la dame avec le roi ;
 Mais, lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
 Et croyais bien du moins faire deux points uniques.
 Avec les sept carreaux il avait quatre piques,
 Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
 De ne savoir lequel garder de mes deux as.
 J'ai jeté l'as de cœur, avec raison me semble,
 Mais il avait quitté quatre trèfles ensemble,
 Et par un six de cœur je me suis vu capot,
 Sans pouvoir, de dépit, préférer un seul mot.
 Morbleu ! fais-moi raison de ce coup effroyable.
 A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable ?

ERASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

ALCIPE.

Parbleu ! tu jugeras toi-même si j'ai tort,
 Et si c'est sans raison que ce coup me transporte,
 Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
 Tiens, c'est ici mon port¹, comme je te l'ai dit,
 Et voici...

ERASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,
 Et vois de la justice au transport qui t'agite ;
 Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte :
 Adieu ; console-toi, pourtant, de ton malheur.

ALCIPE.

Qui, moi ? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur ;
 Et c'est, pour ma raison, pis qu'un coup de tonnerre.
 Je le veux faire, moi, voir à toute la terre.
(Il s'en va, et, prêt à rentrer, il dit par réflexion).
 Un six de cœur ! deux points !

ERASTE.

En quel lieu sommes-nous ?

De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.
(Apercevant La Montagne).

Ah ! que tu fais languir ma juste impatience !

1. Le port est l'ensemble des cartes que le joueur tient encore en main avant d'en prendre au talon.

SCÈNE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ERASTE.

Et quoi? Déjà mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est?

ERASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puisque vous désirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,
Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle,
Et si...

ERASTE.

Peste soit fait de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! il faut modérer un peu ses passions,
Et Sénèque...

ERASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire...

ERASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales¹.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir ;
Mais, puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer : j'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où je la vois se plaire.

(Il se promène en rêvant).

SCÈNE IV.

ORANTE, CLIMÈNE, ERASTE.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrais qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE.

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant.

Il pourra nous juger sur notre différend.

Marquis, de grâce, un mot : souffrez qu'on vous appelle

Pour être, entre nous deux, juge d'une querelle,

D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments

Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

ERASTE.

C'est une question à vider difficile,

Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites là d'inutiles chansons :

Votre esprit fait du bruit, et nous vous connaissons ;

Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé ! de grâce...

1. *Animal*, substantif, n'est jamais féminin.

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE.

Vous retenez ici qui vous doit condamner :
Car enfin, s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ERASTE, *à part.*

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici !

ORANTE.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.
(à Eraste).

Enfin ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMÈNE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE.

Et moi, que, si nos vœux doivent paraître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui, mais on voit l'ardeur dont une âme est saisie
Bien mieux dans le respect que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi ! ne me parlez point, pour être amant, Climène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux ;
Dont l'âme, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement ;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il nait de leur présence,
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,

Veulent que leurs rivaux en soient le fondement ;
 Enfin qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
 Ne vous parlent jamais que pour faire querelle,
 Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
 Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
 Moi, je veux des amants que le respect inspire,
 Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE.

Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,
 De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements ;
 De ces tièdes galants de qui les cœurs paisibles
 Tiennent déjà pour eux les choses infaillibles,
 N'ont point peur de nous perdre, et laissent chaque jour
 Sur trop de confiance endormir leur amour ;
 Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
 Et laissent un champ libre à leur persévérance.
 Un amour si tranquille excite mon courroux :
 C'est aimer froidement que n'être point jaloux ;
 Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
 Sur d'éternels soupçons laisse flotter son âme,
 Et par de prompts transports donne un signe éclatant
 De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
 On s'applaudit alors de son inquiétude,
 Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
 Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
 S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
 Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
 Est¹ un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si pour vous plaire il faut beaucoup d'emportement,
 Je sais qui vous pourrait donner contentement,
 Et je connais des gens dans Paris plus de quatre
 Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE.

Si pour vous plaire il faut n'être jamais jaloux,
 Je sais certaines gens fort commodes pour vous ;
 Des hommes en amour d'une humeur si souffrante
 Qu'ils vous verraient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt vous devez déclarer
 Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

ERASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,

1. Il y a bien *est* au lieu de *sont*, qui a été donné par les éditions suivantes. Molière a peut-être cru pouvoir rapporter le verbe seulement au premier ou au dernier terme du sujet.

Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire,
Et, pour ne point blâmer ce qui plaît à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

L'arrêt est plein d'esprit, mais...

ERASTE.

Suffit, j'en suis quitte

Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

Que vous tardez, Madame ! et que j'éprouve bien...

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ERASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ah ! de grâce, attendez...

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie

Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

(Elle sort).

ERASTE.

Ciel ! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

Ah ! Marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours.
Venir de nos plaisirs interrompre le cours !
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

DORANTE, *le retenant.*

Parbleu ! chemin faisant je te le veux conter.

Nous étions une troupe assez bien assortie

Qui, pour courir un cerf, avions hier fait partie,
 Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
 C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
 Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
 Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
 Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
 Sur un cerf qu'un chacun nous disait cerf dix-cors ;
 Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête¹,
 Fut qu'il n'était que cerf à sa seconde tête.
 Nous avions comme il faut séparé nos relais,
 Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,
 Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
 Montant superbement sa jument poulinière,
 Qu'il honorait du nom de sa bonne jument,
 S'en est venu nous faire un mauvais compliment,
 Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
 Un grand benêt de fils, aussi sot que son père.
 Il s'est dit grand chasseur et nous a priés tous
 Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
 Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
 D'un porteur de huchet² qui mal à propos sonne ;
 De ces gens qui, suivis de dix hourets³ galeux,
 Disent : « Ma meute », et font les chasseurs merveilleux !
 Sa demande reçue et ses vertus prisées,
 Nous avons été tous frapper à nos brisées⁴.
 A trois longueurs de trait, tayaut ! voilà d'abord
 Mon cerf donné aux chiens⁵. J'appuie, et sonne fort.
 Le cerf débuche, et passe une assez longue plaine,
 Et mes chiens après lui, mais si bien en haleine
 Qu'on les aurait couverts tous d'un seul justaucorps.
 Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
 La vieille meute ; et moi, je prends en diligence
 Mon cheval alezan. Tu l'as vu ?

ERASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment ! C'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
 Et que, ces jours passés, j'achetai de Gaveau⁶.

1. Nous ne connaissons pas d'autre exemple d'*arrêter* employé pour *s'arrêter*.

2. *Huchet*, petit cor de chasse pour rappeler les chiens.

3. *Houret*, mauvais chien de chasse.

4. *Brisées*, branches rompues pour marquer la voie de la bête.

5. *Le cerf donné aux chiens* forme un hiatus ; mais Molière aura voulu garder l'expression technique sans y rien changer.

6. Marchand de chevaux célèbre à la cour.

Je te laisse à penser si, sur cette matière,
 Il voudrait me tromper, lui qui me considère :
 Aussi je m'en contente, et jamais, en effet,
 Il n'a vendu cheval ni meilleur ni mieux fait.
 Une tête de barbe avec l'étoile nette ;
 L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite ;
 Point d'épaules non plus qu'un lièvre ; court-jointé,
 Et qui fait dans son port voir sa vivacité.
 Des pieds, morbleu, des pieds ! le rein double : à vrai dire,
 J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire,
 Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant¹,
 Petit-Jean de Gaveau ne montait qu'en tremblant.
 Une croupe en largeur à nulle autre pareille ;
 Et des gigots, Dieu sait ! Bref, c'est une merveille,
 Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
 Au retour d'un cheval amené pour le Roi.
 Je monte donc dessus, et ma joie était pleine
 De voir filer de loin les coupeurs² dans la plaine ;
 Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
 A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécart³.
 Une heure là dedans notre cerf se fait battre.
 J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre ;
 Enfin jamais chasseur nese vit plus joyeux.
 Je le relance seul, et tout allait des mieux,
 Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre :
 Une part de mes chiens se sépare de l'autre,
 Et je les vois, Marquis, comme tu peux penser,
 Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer.
 Il se rabat soudain, dont j'eus l'âme ravie ;
 Il empaume la voie, et moi je sonne et crie :
 « A Finaut ! à Finaut » ! J'en revois à plaisir
 Sur une taupinière, et ressonne à loisir.
 Quelques chiens revenaient à moi, quand, pour disgrâce,
 Le jeune cerf, Marquis, à mon campagnard passe.
 Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
 Et crie à pleine voix : « Tayaut ! tayaut ! tayaut » !
 Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore ;
 J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore ;
 Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
 Que je connus le change, et sentis un grand deuil.
 J'ai beau lui faire voir toutes les différences
 Des pinces de mon cerf et de ses connaissances,
 Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,

1. *Montrer beau semblant*, faire semblant de n'avoir pas peur.

2. *Coupeurs*, les chiens qui coupent pour tourner la bête.

3. *Piqueur renommé*.

Que c'est le cerf de meute, et par ce différend
 Il donne temps aux chiens d'aller loin : j'en enrage,
 Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
 Je pousse mon cheval, et par haut, et par bas,
 Qui pliait des gaulis¹ aussi gros que les bras ;
 Je ramène les chiens à ma première voie,
 Qui vont, en me donnant une excessive joie,
 Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu :
 Ils le relancent ; mais, ce coup est-il prévu ?
 A te dire le vrai, cher Marquis, il m'assomme,
 Notre cerf, relancé, va passer à notre homme,
 Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
 D'un pistolet d'arçon qu'il avait apporté
 Lui donne justement au milieu de la tête,
 Et de fort loin me crie : « Ah ! j'ai mis bas la bête » !
 A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu !
 Pour courre un cerf ? Pour moi, venant dessus le lieu,
 J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage
 Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
 Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
 Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvais mieux faire, et ta prudence est rare :
 C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
 Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part
 Où nous ne craignons point de chasseur campagnard.

ERASTE, *seul*.

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience,
 Cherchons à m'excuser avecque diligence.



BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

1. *Gaulis*, en terme de vénerie, grandes branches que les chasseurs sont obligés de plier pour se frayer un passage.

DEUXIÈME ENTRÉE.

De petits frondeurs les viennent interrompre, qui sont chassés ensuite

(TROISIÈME ENTRÉE)

par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres, qui sont aussi chassés à leur tour

(QUATRIÈME ENTRÉE)

par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

Il est vrai, d'un côté mes soins ont réussi :
Cet adorable objet enfin s'est adouci ;
Mais d'un autre on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères.
Oui, Damis, son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes vœux,
A son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu¹,
Daigne accorder ce soir une grâce à mon feu,
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs :
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs,
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grâce suprême.
Je vais au rendez-vous : c'en est l'heure à peu près ;
Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas ?

ERASTE.

Non, je craindrais que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connaître.

LA MONTAGNE.

Mais...

ERASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos lois ;

Mais, au moins, si de loin...

1. Il s'agit du désaveu de Damis.

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt fois ¹,

Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode
De te rendre à toute heure un valet incommode ?

SCÈNE II.

CARITIDÈS, ERASTE.

CARITIDÈS.

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir ² ;
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir,
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville ;
Au moins Messieurs vos gens me l'assurent ainsi,
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore,
Car, deux moments plus tard, je vous manquais encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi ?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, Monsieur, de ce que je vous dois,
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous...

ERASTE.

Oui, je suis fort vanté.

Passons, Monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même,
Et toujours près des grands on doit être introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite ;
Enfin j'aurais voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, Monsieur, dire ce que je suis.

1. *Vingt fois*, c'est-à-dire : « Voilà vingt fois que je te l'ordonne ».
C'est ainsi qu'on dit : « Te tairas-tu, encore une fois » ?

2. C'est-à-dire : l'heure n'est pas favorable pour vous demander audience.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connaître.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus ;
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us :
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine.
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine.
Et, pour en avoir un qui se termine en ès,
Je me fais appeler Monsieur Caritidès.

ERASTE.

Monsieur Caritidès, soit. Qu'avez-vous à dire ?

CARITIDÈS.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrais vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au Roi.

ERASTE.

Hé ! Monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grâce extrême ;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, Monsieur, sont présentés
Qu'ils étouffent les bons ; et l'espoir où je fonde¹
Est qu'on donne le mien quand le Prince est sans monde.

ERASTE.

Eh bien ! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah ! Monsieur, les huissiers sont de terribles gens !
Ils traitent les savants de faquins à nasardes²,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feraient retirer,
Si je n'avais conçu l'espérance certaine
Qu'auprès de notre Roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ERASTE.

Eh bien ! donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici ; mais au moins oyez-en la lecture.

1. *Fonder*, pour *se fonder*, n'est pas français, et il est d'autant plus étonnant que Molière l'ait employé en ce sens qu'il pouvait, en supprimant la conjonction *et*, qui n'était pas indispensable, dire : « l'espoir où je me fonde ». Il y a sans doute là une inadvertance, car, dans l'*Etourdi*, acte IV, scène 3, Molière a bien écrit :
Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde.

2. *Nasarde* est, dans le sens propre, une chiquenaude donnée sur le nez. Les *faquins à nasarde* sont des gens à être renvoyés avec mépris.

ERASTE.

Non...

CARITIDÈS

C'est pour être instruit, Monsieur, je vous conjure.

AU ROI.

SIRE,

Votre très humble, très obéissant, très fidèle et très savant sujet et serviteur Caritidès, Français de nation, Grec de profession, ayant considéré les grands et notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, boutiques, cabarets, jeux de boule et autres lieux de votre bonne ville de Paris, en ce que certains ignorants, compositeurs des dites inscriptions, renversent, par une barbare, pernicieuse et détestable orthographe, toute sorte de sens et raison, sans aucun égard d'étymologie, analogie, énergie ni allégorie quelconque, au grand scandale de la république des lettres et de la nation française, qui se décrie et déshonore par les dits abus et fautes grossières envers les étrangers, et notamment envers les Allemands, curieux lecteurs et inspectateurs des dites inscriptions...

ERASTE.

Ce placet est fort long, et pourrait bien fâcher...

CARITIDÈS.

Ah ! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

ERASTE.

Achevez promptement¹.*CARITIDÈS continue.*

Supplie humblement Votre Majesté de créer, pour le bien de son Etat et la gloire de son empire, une charge de contrôleur intendant, correcteur, reviseur et restaurateur général des dites inscriptions, et d'icelle honorer le suppliant, tant en considération de son rare et éminent savoir que des grands et signalés services qu'il a rendus à l'Etat et à Votre Majesté en faisant l'anagramme de votre dite Majesté en français, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe...

ERASTE, *l'interrompant.*

Fort bien ; donnez-le vite, et faites la retraite :

Il sera vu du roi, c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas ! Monsieur, c'est tout que montrer mon placet.

Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait :

Car, comme sa justice en toute chose est grande,

Il ne pourra jamais refuser ma demande.

1. Ce vers n'est pas terminé, et l'édition de 1682 a supprimé l'hémistiche. Voici la réflexion que M. Louis Lacour fait à ce sujet : « Lorsqu'on songe au sujet de la requête de Caritidès et à l'analogie de la situation d'Eraste avec celle du surintendant, on doit nécessairement en conclure que cette moitié de vers était suivie d'une allusion louangeuse à Fouquet, coupée par prudence en 1682 ».

Au reste, pour porter au Ciel votre renom,
 Donnez-moi par écrit votre nom et surnom :
 J'en veux faire un poème en forme d'acrostiche
 Dans les deux bouts du vers et dans chaque hémistiche.

ERASTE.

Oui, vous l'aurez demain, Monsieur Caritidès.

(à part).

Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
 J'aurais, dans d'autres temps, bien ri de sa sottise...

SCÈNE III.

ORMIN, ERASTE

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
 J'ai voulu qu'il sortit avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépêchons, car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
 Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
 C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
 Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
 Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,
 Il fatigue le monde avec ses rêveries ;
 Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
 De tous ces savantas qui ne sont bons à rien.
 Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
 Puisque je viens, Monsieur, faire votre fortune.

ERASTE, à part.

Voici quelque souffleur¹ de ces gens qui n'ont rien,
 Et vous viennent toujours promettre tant de bien.

(Haut).

Vous avez fait, Monsieur, cette bénite pierre
 Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre ?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas ! où vous voilà !
 Dieu me garde, Monsieur, d'être de ces fous-là !
 Je ne me repais point de visions frivoles,
 Et je vous porte ici les solides paroles
 D'un avis que par vous je veux donner au roi,
 Et que tout cacheté je conserve sur moi :

1. On appelait *souffleurs* les alchimistes, parce qu'ils passaient leur temps à souffler dans leurs fourneaux pour trouver la pierre philosophale.

Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
 Dont les surintendants ont les oreilles pleines ;
 Non de ces gueux d'avis dont les prétentions
 Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
 Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
 En peut donner au Roi quatre cents, de bon compte,
 Avec facilité, sans risque ni soupçon,
 Et sans fouler le peuple en aucune façon.
 Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable,
 Et que du premier mot on trouvera faisable.
 Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons, je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
 Je vous découvrirais cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir je vous crois trop discret,
 Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
 Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.
 Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
 Est que...

ERASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
 Que de ses ports de mer le Roi tous les ans tire.
 Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé
 Est qu'il faut de la France, et c'est un coup aisé,
 En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
 Ce serait pour monter à des sommes très hautes,
 Et si...

ERASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au Roi.

Adieu ; nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moi

Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ERASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles
 Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
 Monsieur...

ERASTE, *seul.*

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte !
Voyez quel contretemps prend ici leur visite !
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir¹ ?

SCÈNE IV.

FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoi ?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moi ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?
Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler,
Et, comme ton ami, quoi qu'il en réussisse²,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas, mais tu sors sans valets :
Demeure dans la ville ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE, *à part.*

Ah ! j'enrage !

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroie

Si d'aucun démêlé...

1. *Divertir*, détourner, déranger. On comprend, du reste, que ce mot ne soit pas pris ici dans le sens de récréer.

2. *Réussir*, advenir, résulter ; à proprement parler, sortir de, de l'italien *ri-uscire*, qui est lui-même notre ancien verbe *issir*.

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie ?

ERASTE.

Eh ! mon Dieu ! je te dis, et ne déguise point,
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie,

En certain lieu, ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas :

En quel lieu¹ que ce soit, je veux suivre tes pas.

ERASTE.

Parbleu ! puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle :
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service ;
Mais, puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu : videz sans moi tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée !
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V.

DAMIS, L'ÉPINE, ERASTE, LA RIVIÈRE.

DAMIS, *à part*.

Quoi ! malgré moi le traître espère l'obtenir !
Ah ! mon juste courroux le saura prévenir.

1. *En quel lieu, pour : en quelque lieu.*

ERASTE, *à part.*

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi ! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise !

DAMIS, *à L'Épine.*

Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Eraste sans témoins.

LA RIVIÈRE, *à ses compagnons.*

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître ?
Approchons doucement sans nous faire connaître.

DAMIS.

Mais, avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche aux lieux que je désire,
Afin qu'au nom d'Eraste on soit prêt à venger
Mon honneur, que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

LA RIVIÈRE, *l'attaquant avec ses compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître, tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE, *mettant l'épée à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.

(à Damis).

Je suis à vous, Monsieur.

DAMIS, *après leur fuite.*

O Ciel ! par quel secours
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours ?
A qui suis-je obligé d'un si rare service ?

ERASTE.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel ! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi ?
Est-ce la main d'Eraste ?...

ERASTE.

Oui, oui, Monsieur, c'est moi :
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine.

DAMIS.

Quoi ! celui dont j'avais résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras !
Ah ! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre,
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité

Doit étouffer en moi toute animosité.
 Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice ;
 Ma haine trop longtemps vous a fait injustice,
 Et, pour la condamner par un éclat fameux,
 Je vous joins, dès ce soir, à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE, SUITE.

ORPHISE, *venant avec un flambeau d'argent à la main.*
 Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma nièce, elle n'a rien que de très agréable,
 Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous
 C'est elle qui vous donne Eraste pour époux.
 Son bras a repoussé le trépas, que j'évite,
 Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
 J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille
 Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
 Et que nos violons viennent nous réjouir.

(Comme les violons veulent jouer, on frappe fort à la porte).

ERASTE.

Qui frappe là si fort ?

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques
 Qui portent des crins-crins et des tambours de basques.
(Les masques entrent, qui occupent toute la place).

ERASTE.

Quoi ! toujours des fâcheux ! Holà ! suisses, ici ;
 Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des suisses avec des hallebardes chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

(DERNIÈRE ENTRÉE)

quatre bergers et une bergère, qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grâce.

FIN

FIN DU TOME PREMIER

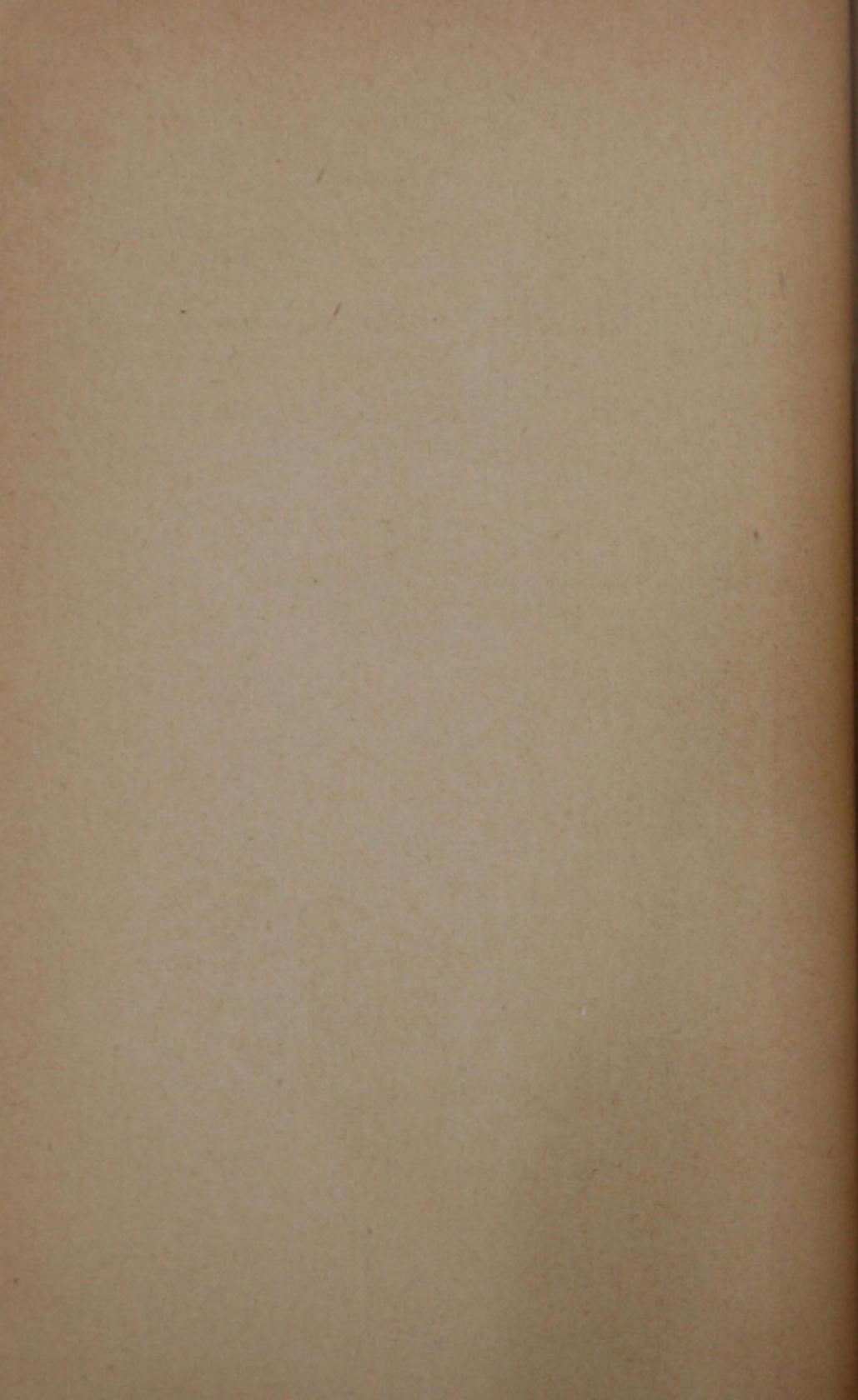


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER

	Pages
NOTICE SUR MOLIERE	1
LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ.....	3
LE MÉDECIN VOLANT	19
L'ÉTOURDI OU LES CONTRETEMPS.....	35
DÉPIT AMOUREUX	111
LES PRÉCIEUSES RIDICULES.....	181
SGANARELLE.....	213
DOM GARCIE DE NAVARRE OU LE PRINCE JALOUX	241
L'ÉCOLE DES MARIS	299
LES FACHEUX.....	345

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL
DE LA
LIBRAIRIE ERNEST FLAMMARION
PARIS, 26, Rue Racine, 26, PARIS

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs Auteurs Classiques

Français et Étrangers

à 95 centimes le volume broché. Relié toile : 1 fr. 75

VOLUMES PARUS

ARISTOPHANE, THÉÂTRE.	2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.	1 vol.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.	1 vol.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON.	2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.	1 vol.
BOSSUET, ORAISONS FUNÈRES.	1 vol.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.	1 vol.
BRANTOME, LES DAMES GALANTES.	1 vol.
CAMOENS, LES LUSIADES.	1 vol.
CASANOVA (JACQUES), MÉMOIRES.	6 vol.
CERVANTES (MICHEL), DON QUICHOTTE.	2 vol.
CESAR (JULES), COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.	1 vol.
CHATEAUBRIAND, ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCÉRAGE.	1 vol.
— GÉNIE DU CHRISTIANISME.	2 vol.
CHÉNIER (ANDRÉ), ŒUVRES POÉTIQUES.	1 vol.
COMTE (AUGUSTE), PHILOSOPHIE POSITIVE.	4 vol.
CORNEILLE, THÉÂTRE.	2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.	1 vol.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE, MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.	1 vol.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE ; LE NEVEU DE RAMEAU.	1 vol.
ESCHYLE, THÉÂTRE.	1 vol.
FENELON, TÉLÉMAQUE.	1 vol.
— ÉDUCATION DES FILLES ; LETTRE A L'ACADÉMIE.	1 vol.
FOË (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOË.	1 vol.
GËTHE, WERTHER, FAUST, HERMANN ET DOROTHÉE.	1 vol.
GRIMM (FRÈRES), CHOIX DE CONTES.	1 vol.
HOMÈRE, ILIADE.	1 vol.
— ODYSSEE.	1 vol.
KANT (EMMANUEL), CRITIQUE DE LA RAISON PURE.	2 vol.
KLEIST, KOTZEBUE, LESSING, LA CRUCHE CASSÉE, LA PETITE VILLE ALLEMANDE, MINNA DE BARNHELM.	1 vol.
LA BROYERE, CARACTÈRES.	1 vol.
LA FAYETTE (M ^{me} de), MÉMOIRES, PRINCESSE DE CLÈVES.	1 vol.
LA FONTAINE, FABLES.	1 vol.
— CONTES.	1 vol.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.	1 vol.
LEIBNIZ, NOUVEAUX ESSAIS SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.	1 vol.
LE SAGE, HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.	2 vol.



97		
170.	LEONARD (NARDON) (M.)	Les Origines du Canal de Suez.
170.	LEONARD GALIENI	d'UNE ROMAN DE QUALITE.
180.	LOE	Comment on se marie.
181.	LORENZO (P.)	Fit Chet (Histoire parlienne).
180.	---	Le Mari de Mlle Gendrin.
181.	LORENZO (M.)	L'Enchevalée.
189.	LORRELLON	Esquiline.
19.	LOUVE	Dufluis et Chlot.
191.	LOUIS (LORAN)	Pillou d'épaves (nouveau maritimes).
190.	---	Le Turgillouir 79.
194.	---	La Revue d'Yvonne.
194.	---	Le Roman de Joff.
19.	LOUIS (S. M.)	Voyage autour de ma Chambre.
19.	LOUIS (MOR)	Souvenirs d'un Officier.
19.	---	Vers Knoff.
149.	---	Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
191.	---	La Dernière Croisade.
191.	LOUIS-ROBERT (M.)	La confusion posthume.
19.	LOUIS (S.)	Le Mari des Dames.
191.	---	Le Papeillote.
191.	---	L'Homme à l'Hermine.
191.	---	Doux Blanca.
191.	---	La Tule d'or.
191.	---	Le Prince du bonnet Masca.
19.	LOUIS (MOR)	Un coup de Revolver.
191.	---	Un Mariage de confiance.
191.	---	Le Boucher de Meulan.
14.	LOUIS-ROBERT (M.)	L'Héritage.
191.	---	Histoire d'une Fille de Fermé.
179.	LOUIS-ROBERT (MOR)	Le Chef Blanc.
191.	---	Les Chantiers de Chevrolat.
14.	LOUIS-ROBERT (MOR)	Vinotte.
11.	LOUIS (MOR)	Le Roman Rouge.
14.	---	Pour lire au Bain.
10.	---	Mesures parisiennes.
14.	---	Le Cruel Barreau.
114.	---	Pour lire au Couvent.
114.	---	Pierre le Véridique, roman.
110.	---	Juge courtois.
111.	---	Jeunes Filles.
114.	---	Julienne.
114.	---	L'Art d'aimer.
110.	---	L'Enfant amoureux.
110.	---	Virgin-Fleur.
10.	LOUIS-ROBERT (M.)	Caprice des Dames.
110.	LOUIS-ROBERT (MOR)	La Chaire.
111.	---	Wyrha-Maria.
111.	---	La Grèce.
111.	---	La Croix.
110.	LOUIS (M.)	L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
10.	LOUIS-ROBERT (MOR)	Quand j'étais Petite.

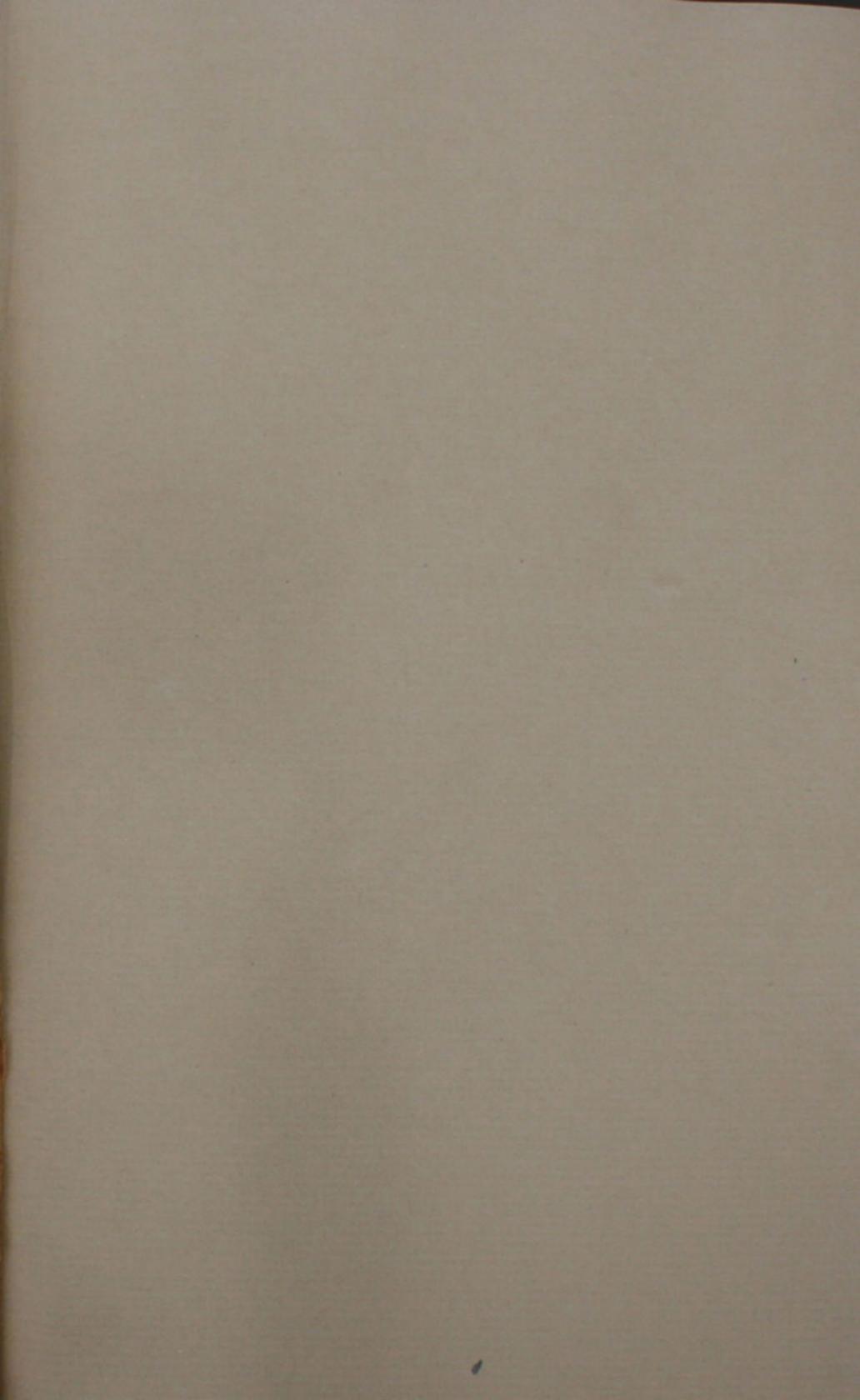
N ^o		
406.	HAILLY (G. D')	Un cœur d'or.
9.	HALT (M ^o ROBERT)	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON	Mémoires du Chevalier de Grammont.
558.	HÉGÉSIPPE MOREAU	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI)	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON)	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.)	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE)	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
453.	—	Mil: de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HUCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR)	La Légende du Beau Pécopin.
15.	JACOLLIOT (L.)	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES)	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.)	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL)	Le diable au corps.
592.	LAFARGUE (FERNAND)	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
445.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
485.	—	Dettes d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE)	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY)	De Paris au Volga (couronné).
572.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
153.	LAUNAY (A. DE)	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT)	La Bande Michelou.
585.	LAVELEYE (E. DE)	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE)	Marsile Gerbault.
457.	LEMECIER DE NEUVIL'É (L.)	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE)	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES)	L'Attentat Sloughine.
58.	LEROY (CHARLES)	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

N°

176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
 459. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
 366. LEX Comment on se marie.
 215. LÉUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
 288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
 185. LOCKROY (ED.) L'Île révoltée.
 459. LONGFELLOW Evangéline.
 16. LONGUS. Daphnis et Chloé.
 195. MAËL (PIERRE) Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
 209. — Le Torpilleur 29.
 264. — La Bruyère d'Yvonne.
 354. — Le Roman de Joël
 55. MAISTRE (X. DE). . . . Voyage autour de ma Chambre.
 40. MAIZEROT (RENÉ) . . . Souvenirs d'un Officier.
 59. — Vava Knoff.
 148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
 159. — La Dernière Croisade.
 182. MARGUERITE (P.). . . La confession posthume
 86. MARTEL (T.) La Main aux Dames.
 252. — La Parpaillotte.
 362. — L'Homme à l'Hermine.
 455. — Dona Blanca.
 472. — La Tuile d'or.
 481. — La Prise du bandit Masca.
 82. MARY (JULES). Un coup de Revolver.
 175. — Un Mariage de confiance.
 245. — Le Boucher de Meudon.
 64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
 111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
 479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
 489. — Les Chasseurs de Chevelures.
 54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
 11. MENDÈS (CATULLE). . . Le Roman Rouge.
 44. — Pour lire au Bain.
 65. — Monstres parisiens.
 94. — Le Cruel Berceau.
 114. — Pour lire au Couvent.
 154. — Pierre le Véridique, roman.
 196. — Jupe courte.
 211. — Jeunes Filles.
 234. — Isoline.
 250. — L'Art d'Aimer.
 266. — L'Enfant amoureux.
 388. — Verger-Fleuri.
 90. MÉROUVEL (CH.). . . . Caprice des Dames.
 110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . . La Chair.
 227. — Myrrha-Maria.
 270. — La Grâce.
 521. — La Croix.
 170. MEUNIER (V.). L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
 52. MICHELET (MADAME) . . Quand j'étais Petite.



- GILBERT AUGUSTIN-THIERRY. — *La Savelli*. Illustrations de Léonce Burret.
- GYP. — *Le Friquet*. Illustrations de P. Kauffmann.
 — *Sœurette*. Illustrations de André Leroy.
 — *Pervenche*. Illustrations de G. Nicolet.
 — *Geneviève*. Illustrations de G. Nicolet.
- HERMANT (ABEL). — *Nathalie Madoré*. Illustrations de H. Gauson.
- HEYSE (PAUL). — *L'Amour en Italie*. Illustrations de M. Baldo.
- HORNUNG. — *Raffles*. Cambrioleur amateur. Illustrations de Fonseca.
- IDA SAINT-ELME. — *Une Contemporaine de Napoléon*. Illustrations de Métivet.
- LA VAUDÈRE. — *Le Mystère de Kama*. Illustrations de Ch. Atamian.
- LAVEDAN (HENRI), de l'Académie française. — *Mam'zelle Vertu*. Illustrations de Jordic.
- LE GOFFIC (CH.). — *La Double Confession*. Illustrations de Pégot-Ogier.
- LEMAITRE (CLAUDE). — *Cadet Oui-Oui*. Illustrations de Simont.
- LEMONNIER (CAMILLE). — *Amants joyeux*. Illustrations de Bigot-Valentin.
- LEROY (CHARLES). — *Le Colonel Ramollot*. Illustrations de A. Vallet.
- MAËL (PIERRE). — *Pilleur d'Épaves*. Illustrations de H. Lanos.
- MAIZEROTY (RENÉ). — *L'Ange*. Illustrations de G. Nicolet.
- MANDELSTAMM (VALENTIN). — *Jim Blackwood, jockey*. Illustrations de André Leroy.
- MARNY (JULES). — *La Femme de Silva*. Illustrations de Fabiano.
- MONTÉGUT (MAURICE). — *Le Mur*. Illustrations de Ricardo Florès.
- PROVINS (MICHEL). — *Nos petits Cœurs*. Illustrations de Métivet.
- ROBERT (LOUIS DE). — *La Reprise*. Illustrations de H. Thiriet.
- ROD (ÉDOUARD). — *L'Incendie*. Illustrations de H. Thiriet.
- RODENBACH (GEORGES). — *Bruges-la-Morte*. Illustrations de M. Baldo.
- SÉMANT (PAUL DE). — *P'tites Femmes de Régiment*. Illustrations de l'Auteur.
- SIMON (JULES), de l'Académie française. — *Mémoires des Autres*. Illustrations de Paul Thiriat.
- THEURIET (ANDRÉ), de l'Académie Française. — *Mon Oncle Flo*. Illustrations de Bouard.
- TRISTAN BERNARD. — *Secrets d'Etat*. Illustrations de H. Thiriet.
- WOLFF (PIERRE). — *Sacré Léonce!* Illustrations de Fabiano.



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

VOLUMES PARUS

- RISTOPHANE**, Théâtre. 2 vol.
FAUMARCHAIS, Théâtre.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Paul et Virginie.
BOCCACE, Le Décaméron. 2 vol.
BOILEAU, Œuvres poétiques et en prose.
BOSSUET, Oraisons funèbres.
— Discours sur l'Histoire universelle.
BRANTOME, Dames Galantes.
CAMOENS, Les Lusiades.
CASANOVA (Jacques), Mémoires. 6 vol.
CERVANTES (Michel), Don Quichotte. 2 vol.
CESAR, Commentaires sur la guerre des Gaules.
CHANSON DE ROLAND (La).
CHATEAUBRIAND, Atala; René; Le dernier Abencérage.
— Le Génie du Christianisme. 2 vol.
CHÉNIER (André), Œuvres poétiques.
COMTE (Auguste), Philosophie positive. 4 vol.
CORNEILLE, Théâtre. 2 vol.
DANTE, La Divine Comédie.
DESCARTES, Discours sur la Méthode; Méditations métaphysiques.
DIDEROT, La Religieuse; Le Neveu de Rameau.
ESCHYLE, Théâtre.
FENELON, Télémaque.
— De l'Éducation des Filles.
FOE (Daniel de), Robinson Crusoe.
GËTHE, Werther; Faust; Hermann et Dorothee.
GRIMM (Frères), Contes choisis.
HOMERE, Iliade.
— Odyssée.
KANT (Emmanuel), Critique de la Raison pure. 2 vol.
KLEIST-KOTZEBUE-LESSING, Trois Comédies.
LA BRUYERE, Caractères.
LA FAYETTE (M^{me} de), Mémoires; Princesse de Clèves.
LA FONTAINE, Fables.
— Contes.
LA ROCHEFOUCAULD, Maximes.
LEIBNIZ, Nouveaux essais sur l'Entendement humain.
LE SAGE (A.-R.), Histoire de Gil Blas de Santillane. 2 vol.
LESSING, Théâtre.
LE TASSE, Jérusalem délivrée.
MAISTRE (X. de), Œuvres.
- MALEBRANCHE**, Recherche de la Vérité. 2 vol.
MARIVAUX, Théâtre choisi.
MOLIERE, Théâtre. 4 vol.
MOMMSEN (Th.), Histoire romaine. 7 vol.
MONTAIGNE, Essais. 4 vol.
MONTESQUIEU, Lettres persanes.
— De l'Esprit des Loix. 2 vol.
MUSSET (A. de), Premières Poésies. 1829-1835.
— Poésies nouvelles. 1836-1852.
— Comédies et Proverbes. 2 vol.
— La Confession d'un Enfant du Siècle.
— Nouvelles.
— Contes.
— Mélanges de Littérature et de Critique.
— Œuvres posthumes.
OVIDE, Les Métamorphoses.
PASCAL, Pensées.
— Les Provinciales.
PELLICO (Silvio), Mes Prisons.
PERRAULT (Ch.) et M^{me} d'AULNOY, Contes.
PLINE LE JEUNE, Lettres; Panégyrique de Trajan.
RABELAIS, Œuvres. 2 vol.
RACINE, Théâtre. 2 vol.
REGNIER (Mathurin), Œuvres complètes.
ROUSSEAU (J.-J.), Confessions. 2 vol.
— Julie ou la Nouvelle Héloïse. 2 vol.
— Du Contrat social.
— Emile, ou de l'Éducation. 2 vol.
SCHILLER, Les Brigands; Marie Stuart Guillaume Tell.
SCOTT (Walter), Ivanhoe. 2 vol.
— La Jolie Fille de Perth. 2 vol.
SEVIGNE (M^{me}), Lettres choisies.
SHAKESPEARE (William), Œuvres dramatiques. 8 vol.
SOPHOCLE, Théâtre.
SPINOZA, Ethique.
STAEI (M^{me} de), De l'Allemagne. 2 vol.
— Corinne, ou l'Italie. 2 vol.
STENDHAL, La Chartreuse de Parme.
SUETONE, Les Douze Césars.
VILLON (François), Œuvres.
VIRGILE, L'Enéide.
VOLTAIRE, Dictionnaire philosophique.
— Histoire de Charles XII.
— Siècle de Louis XIV. 2 vol.
— Romans. 2 vol.
WISEMAN (C^{ms}), Fabiola.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75